

Le premier hebdomadaire des faits-divers

6^e Année - N° 258

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

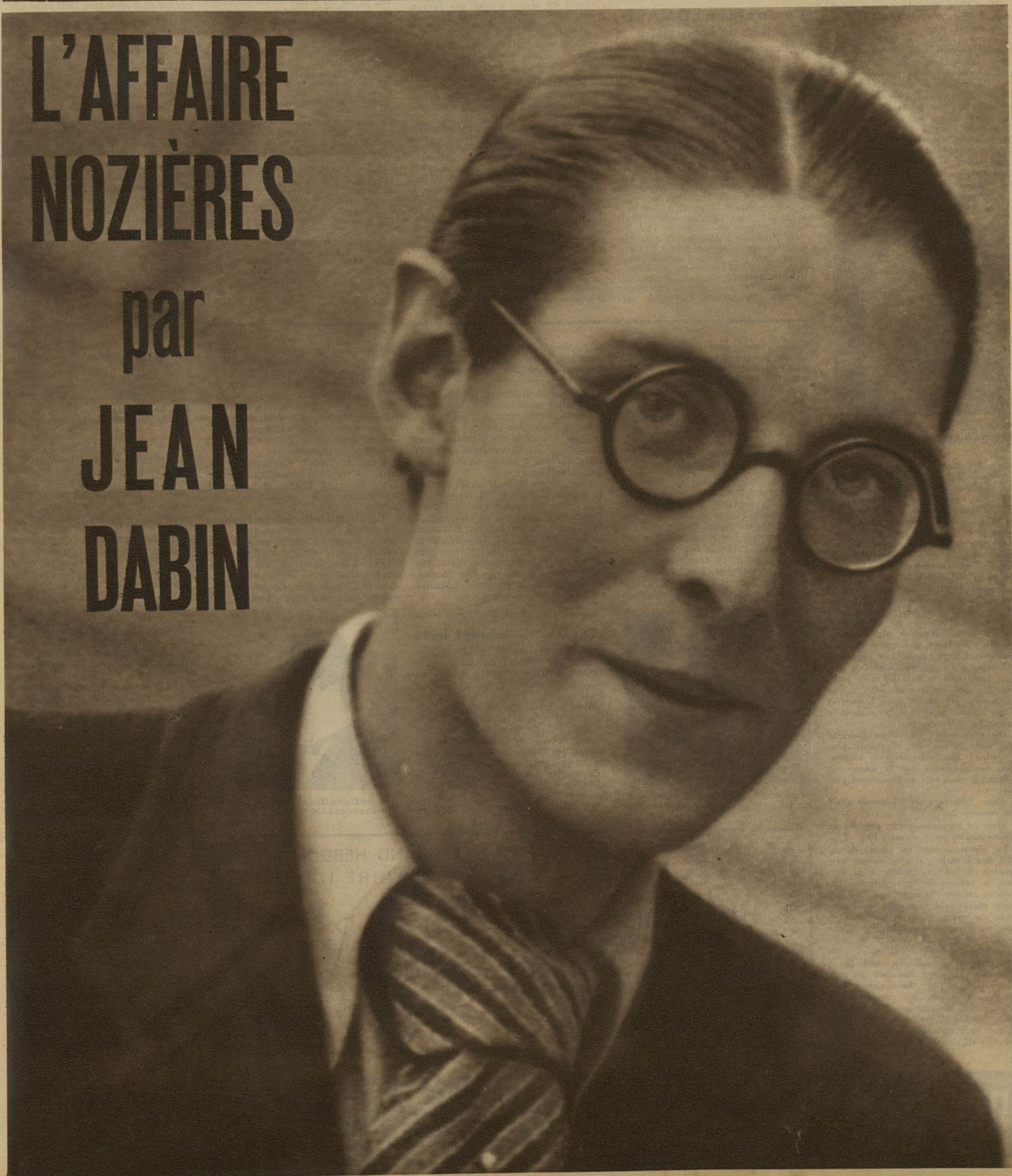
5 Octobre 1933

DÉTECTIVE

**L'AFFAIRE
NOZIÈRES**

par

**JEAN
DABIN**





Jean Dabin alors qu'il attendait, dans les couloirs du Palais de Justice, le moment d'être introduit auprès de M. Lanoire.

Je viens de rencontrer Jean Dabin sur les quais de Bercy. Derrière des lunettes cerclées d'écaïlle, ses yeux malicieux semblent sourire. Jean Dabin me parle sans contrainte :
— Figurez-vous qu'un soir, Violette...

Car il me parle de l'affaire Nozières. Depuis un mois, les reporters frappaient en vain à la porte des Dabin, à Hennebont. Ceux-ci, désertant le Morbihan, s'étaient retirés dans une villa discrète de la côte vendéenne, à une lieue des Sables-d'Olonne. Même là-bas, sur les grèves désolées, Jean ne sortait pas seul. Ses parents, anxieux, vivaient un dur calvaire. Rentrés à Paris, depuis quelques jours, les Dabin s'étaient cloîtrés dans leur pavillon du quai de la Gare, à Bercy. Les voisins eux-mêmes doutaient de leur retour. Il fallut, pour s'en convaincre, que la mère réapparût chez ses fournisseurs. Mais nul ne savait si Jean était là !

Une plaque de cuivre renseigne l'importun : « E. DABIN, CHEF DE GARE ». La maison était silencieuse, l'autre matin, vers midi, quand je sonnai à la grille garnie de lierre. Mme Dabin fut longue à entrebâiller sa porte.

— Jean est encore au lit ! me dit-elle ; il est très fatigué, très abattu. Son père lui a défendu de recevoir les journalistes. N'en avez-vous pas assez raconté sur mon fils ? Croyez-moi, Jean ignorait l'origine des ressources de la petite Nozières. Ce que nous avons pu souffrir, moi et mon pauvre mari, dont la situation est compromise, c'est inimaginable ! C'est affreux comme on peut être traîné dans la boue. Ah ! si, comme les Nozières, nous avions eu une fille à élever, nous aurions été coupables de ne pas surveiller notre enfant. Mais était-il possible de tenir par la bride un grand garçon comme Jean, déjà majeur ?

Je levai les yeux. Au-dessus du seuil, par les jours d'un store, filtraient des volutes de fumée bleue. Jean Dabin, sans doute, nous écoutait. La mère de l'étudiant éluda ma question :

— Vous ne pourrez pas le voir. Mon mari, seul, peut vous répondre. Revenez après le déjeuner !

La grille se referma. J'étais déçu, mais je n'abandonnais pas. Je verrais donc le père et, ensuite, coûte que coûte, le fils. Il fallait que je lui pose, avant le juge, certaines questions. Allai-je réussir ?

M. Dabin me reçut à l'heure convenue. C'est un excellent homme, aujourd'hui acéablé. Je l'avais entrevu, au Palais, voici un mois ; je le retrouvais terriblement changé, presque vieilli.

— Cette affaire est la honte de ma vie ! murmura-t-il. Songez au discrédit moral où cela me jette devant mes subordonnés, mes supérieurs, mes amis !... Qu'on ne dise pas que je ne surveillais pas mon fils ! En juin dernier, son échec aux examens me laissa supposer qu'il avait « séché » ses cours à la Faculté. Aussi l'avais-je obligé à faire annuler son sursis de service militaire ; je le forçai à partir soldat dès octobre, pensant que la caserne l'assagirait un peu et que, à sa libération, il reprendrait courageusement ses études !

— La lettre à M. de Monzie ?

— Je me révolte contre cette méchante mystification, qui nous cause un nouveau préjudice. J'ai surveillé, heure par heure, mon fils, depuis le début de « l'affaire ». Il n'a rien envoyé au ministre !



A la fin de son interview, Jean Dabin dédicça aimablement à Emmanuel Car son livre sur « l'esprit de contradiction ».

De la cour du Dépôt, une voiture cellulaire (au fond) emmena discrètement la parricide à la Petite Roquette.

— Que compte-t-il faire, après son service ?
— Retourner à la Faculté. Car Jean, répétez-le, n'a pas démissionné. Pourquoi, son temps accompli, bien noté, le procès de la parricide terminé, peut-être oublié, pourquoi l'obliger à choisir une carrière douteuse, briser sa vie ? Je demanderai à être entendu, à la fois comme père et comme homme, par le conseil de discipline. Non, mon fils n'a jamais été un souteneur !

En dépit de mon insistance, je ne pus voir Jean Dabin, que j'entendais aller et venir, d'un pas fiévreux, au premier étage du pavillon. Le malheureux père me semblait terrorisé par le juge. M. Lanoire, sans doute, lui avait-il recommandé, de sa grosse voix, de n'accorder aucune déclaration, orale ou écrite, de son fils. Le père de l'étudiant s'exécutait.

Mais le juge n'y gagna rien. Je ne dirai pas comment j'ai pu, néanmoins, avertir Jean Dabin de mes désirs, le décider à tromper la vigilance des siens, et m'accorder une amicale rencontre.

Je l'ai là, devant moi, en ce moment...

Je ne vous présenterai plus ce grand jeune homme, large d'épaules, sympathique de visage, joyeux de caractère et, surtout, franc de parler.



— Quand, Jean Dabin, avez-vous connu Violette ?

— Le vendredi 30 juin, exactement. Bernard Piébourg me la présenta comme son amie, à la terrasse du « Capoulade ». « Une môme au pézè ! », me confia-t-il. En effet, c'est elle qui régle les consommations et j'aperçus une liasse de billets de cent francs dans son sac, au moins deux mille francs. Je la revis, le lendemain, au « d'Harcourt », dans les mêmes circonstances. Bernard s'étant absenté, Violette me demanda un rendez-vous, à brûle-pourpoint. Assez fier, en somme, de ma puissance de séduction, je l'invitai pour le lundi suivant au cinéma Saint-Michel. Le lundi arriva ; ce jour-là, j'étais « raide ». Je l'avouai carrément à Violette qui me tendit aussitôt un billet de cent francs, en me disant : « Vous me les rendrez plus tard ! » J'acceptai, comptant la rembourser dans la semaine. Nous terminâmes la soirée dans un immeuble discret de la rue Champollion. Elle me sembla beaucoup plus experte que moi en amour ; déjà, je m'étais laissé convaincre par cette fille bien argentée, bien habillée, si enjouée, si volubile !...

— Quand vous rencontriez-vous ?

— Un après-midi sur deux, au moins, toujours au Quartier Latin, jamais ailleurs. Quand j'étais « sec », quand j'avais dépensé avec elle mes derniers francs, elle me prêtait de l'argent, que Willy, Bernard et Madeleine Debize m'aidaient largement à convertir en cocktails, en fauteuils d'orchestre, en cigarettes de luxe. Ces trois-là s'attachaient à nous, à elle surtout, comme de vrais sangsues. Je ne comprends pas pourquoi ces « bons amis » s'acharnent aujourd'hui à me discréditer, à me poser en complice de la petite Nozières !

— Connaissez-vous l'origine plus que douteuse des ressources de votre nouvelle maîtresse ?

— Ça non ! Je coupais à fond dans ses mensonges, dans ses sempiternelles histoires de tantes millionnaires, d'oncles à héritage. Si j'avais su qu'elle faisait la grue, j'aurais commencé par ne plus coucher avec elle. Pour ma santé, d'abord. Je passe maintenant, dans mon entourage, pour un pestiféré. Cependant, je me suis fait prélever du sang, à deux reprises. Mon « Wassermann » a, les deux fois, été négatif. J'ai donc, fort heureusement, « passé au travers ». D'ailleurs, rien d'étonnant, puisque nos relations ont très peu duré.

— Et la Bugatti ?

— C'est exact ! J'en ai d'ailleurs parlé au juge, dès le début. Violette annonçait sans cesse qu'elle allait bientôt avoir l'argent nécessaire à l'achat d'une auto. Bernard lui en découvrit une dans le garage de la rue Championnet, dont vous avez seuls parlé. Vous avez déjà, à deux reprises, raconté le coup. Vous le savez : Bernard y gagnait pas mal ; moi, un peu. Nous avions combiné, dès juillet, avec Willy et Mady, un agréable plan de vacances en Bretagne. Je devais revenir d'Hennebont, le premier septembre, pour les y conduire.

— Ainsi, sans vos vacances, le drame de la rue de Madagascar n'aurait pas eu lieu tout de suite. Vous avez précipité le dénouement ?

— Je n'en sais rien. Je ne le crois pas. Le mobile du crime doit être ailleurs. Après nous avoir laissé attendre, à deux reprises, l'argent de la voiture, avenue de Saint-Ouen et rue Drouot, Violette s'était trahie. Elle avait ainsi avoué son bluff. L'auto m'était si bien sortie de l'idée, que, lorsqu'elle m'écrivit qu'elle viendrait peut-être aux Sables-d'Olonne, sans la Bugatti, ça ne m'a pas surpris.

« J'étais au lit, à Hennebont, quand deux gendarmes vinrent m'annoncer l'effarante nouvelle, et m'interroger. J'en suis demeuré

un petit succès chez les initiés... Me laisserait-on rentrer à la Faculté ? J'en doute ; en tout cas, je n'ai pas écrit la fameuse lettre au ministre. Elle est assez spirituelle, elle dénote assez de cran, elle est assez dans mon goût pour que, envoyée par moi, je ne la renie pas... On a été un peu sévère avec moi. Je suis le bouc-émissaire de ce drame atroce. Il fallait un exemple à la jeunesse turbulente de ces dernières années : c'est moi qui en fais les frais.

— Etes-vous convoqué par le juge ?

— Oui. Mais que va-t-il apprendre de plus ? Je ne connais rien de la justice pratique ; pourtant, il me semble que M. Lanoire est féroce avec moi. Il joue à l'influence. « Je ne me romps jamais, répète-t-il ; je discerne, du premier coup, la vérité du mensonge, les honnêtes gens des fripouilles. Avouez ! » Ce juge m'a posé des questions ahurissantes. Il m'a demandé si je pouvais hypnotiser, si je faisais tourner les guéridons ! Que sais-je encore ?...

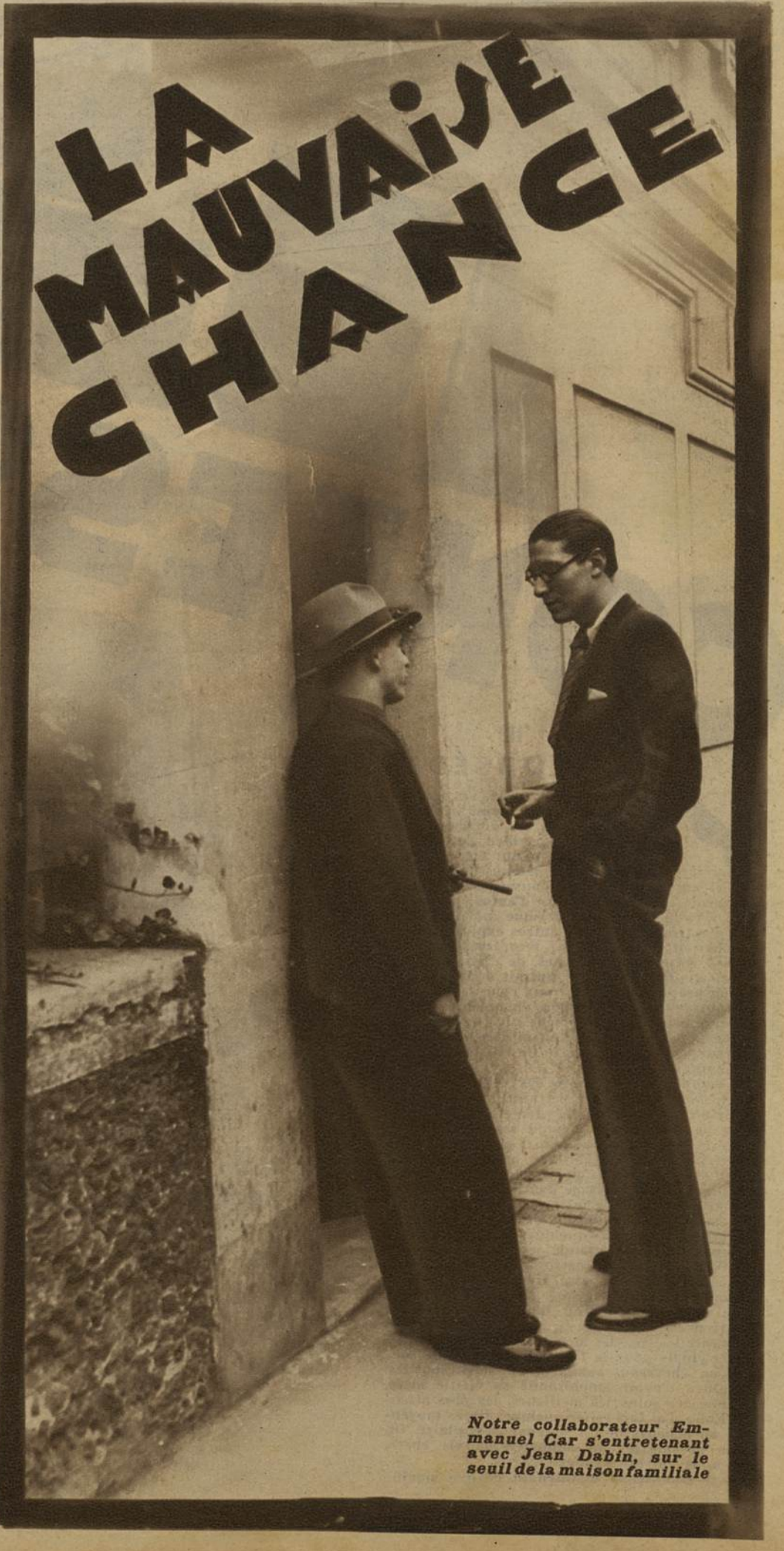
— Violette vous avait-elle parlé de la passion coupable de son père envers elle ?

— Non, pas une seule fois ; même pas une simple allusion ; pas un mot échappé, par mégarde. Je me refuse à y croire !...

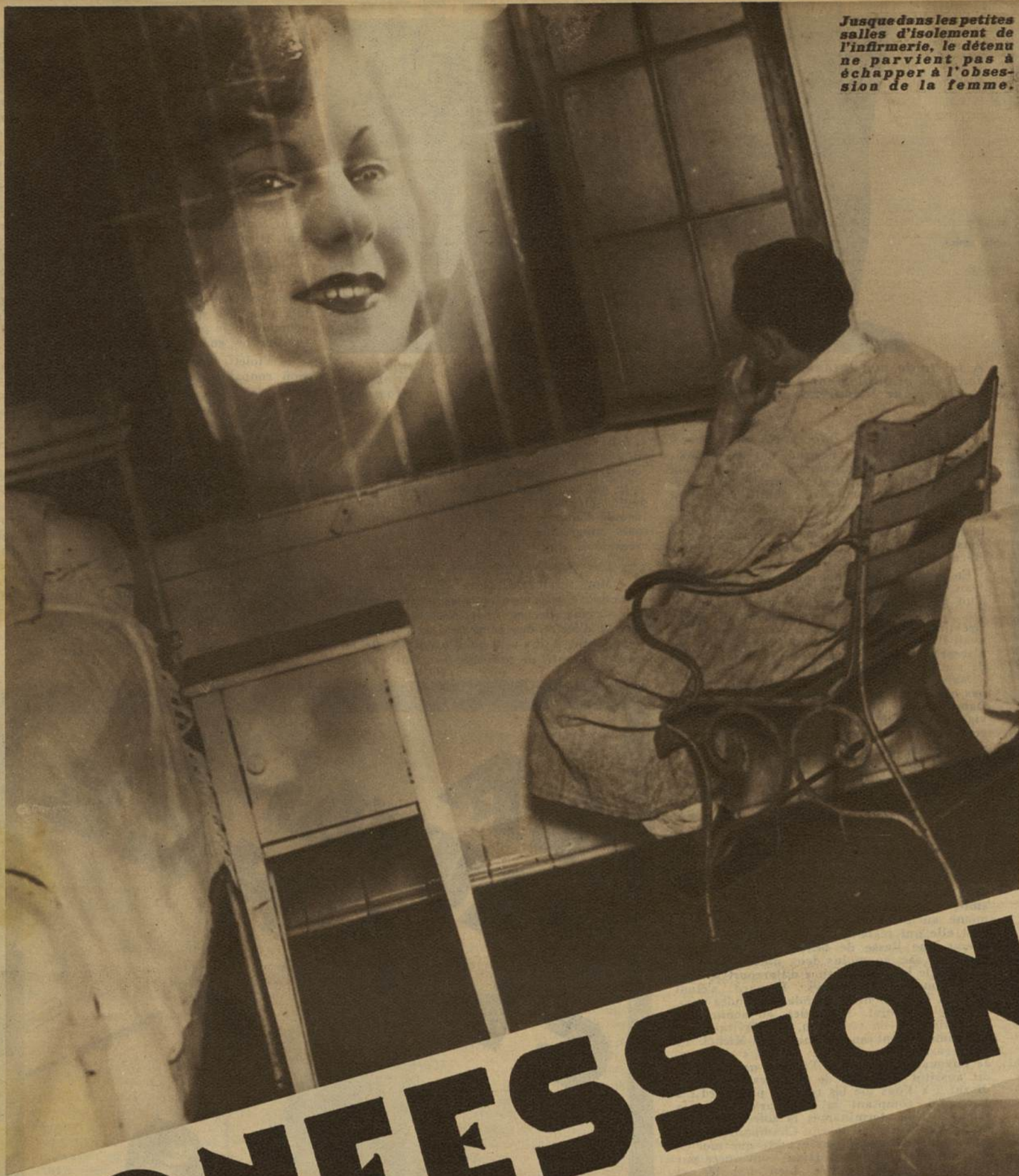
Jean Dabin hausse les épaules ; il arbore au coin des lèvres une moue fataliste.

— Saura-t-on jamais ! Cette fille est butée. Je suis sa victime plus que son complice. J'ai eu la mauvaise chance ! Beaucoup de mes « copains » ont une riche petite amie, étudiante comme eux, et qui les aide, sans que personne y trouve à redire, sans qu'ils soient jamais dénoncés comme « gigolos »... ou pire. Avec Violette, qui m'a joué la pièce de la fille aux millions, j'ai tiré le mauvais lot. Encore une fois, dans tout cela, je n'ai été qu'une victime de la mauvaise chance...

Emmanuel CAR.



Notre collaborateur Emmanuel Car s'entretenant avec Jean Dabin, sur le seuil de la maison familiale



Jusque dans les petites salles d'isolement de l'infirmerie, le détenu ne parvient pas à échapper à l'obsession de la femme.

l'expression : « faire travailler dans les sons ».

J'ai aussi appris mon métier...

■ ■ ■

A force de fréquenter mes détenus, de surveiller, de les épier, souvent sans qu'ils s'en doutent, j'ai fini par les bien connaître. Presque chacun m'a livré le secret de son caractère, de sa mentalité. Et puis, j'ai fait des observations d'ordre général.

Je vais en rapporter quelques-unes :

A part le clochard, le vagabond, le cheval retour genre Bébert qui, eux, prennent leur patience, sinon à la rigolade, tout prisonnier est promis à la crise de neurasthénie, de dégoût ou de folie.

Les premiers jours, c'est un animal traqué, hébété, prostré. On n'a pas à s'occuper de lui. Il ne fera aucune sottise.

Mais lui remet-on une lettre de sa femme, de sa maîtresse, d'un enfant, d'un ami? Recevra-t-il une visite au parloir? Est-il conduit chez le juge d'instruction? C'est alors qu'il ne faut pas quitter du regard ni de jour ni de nuit. C'est alors que, en pénétrant dans sa cellule, il faut se tenir sur ses gardes, suivre chacun de ses gestes, deviner les pensées qui le hantent, l'obsèdent. Cet homme est capable de se tuer, de tuer un de ses co-détenus, l'auxiliaire ou le gardien...

Lettre, visite, interrogatoire l'ont rattaché à la vie, lui ont fait mesurer son degré de culpabilité, entrevoir le châtiement qu'il devra subir, ont fait naître en lui le remords, la colère, l'idée fixe...

Cette première crise dure quelques jours. Elle est suivie d'une période de calme relatif qui prolonge une semaine, puis deux. Puis, un beau matin, le gardien, regardant par l'œillet de la surveillance, s'aperçoit que le numéro 4 cache d'une main agitée son drap, sa couverture, accroche à eux comme fait un moribond, bien griffe sa table, son tabouret, les murs de sa cellule : le numéro 4 est en proie à une crise de folie.

Pour le numéro 12, on constate, en pénétrant chez lui, au réveil, qu'il n'a pas fait son lit, pas balayé sa cellule. On lui adresse la parole. On le gourmande. Il ne répond pas. Son regard est atone. Sa lèvre pend. Il have un peu. C'est la crise d'abrutissement!

Il est une autre obsession encore à laquelle nul n'échappe: celle de la femme.

Au bout de quelques jours, de quelques semaines, mais de façon infaillible, l'homme enfermé l'homme solitaire est hanté, tourmenté nuit et jour, par l'amour, l'amour physique. Des images érotiques se forment devant ses yeux. De l'orgasme, avec un clou, un caillou, il les reproduit sur les murs de sa cellule. Dispose-t-il de papier, de crayon, d'une plume? Il dessine des sexes, des croupes féminines, des seins, des corps accouplés.

J'ai écrit que nul n'échappe à cette obsession. En effet! Durant les sept années que j'ai passées à la Santé, j'ai eu sous ma surveillance de

En cellule, le médecin continuait, rêve, à épier sa fille quand elle se croyait isolée dans son cabinet de toilette, ou dans la salle de bains.

CONFSESSION

II.⁽¹⁾

LES OBSÉDÉS

Plusieurs mois ont passé. Je me suis, sinon habitué, du moins résigné à ma condition. Grâce à Bébert, mon auxiliaire-mentor, bien des ennuis, bien des tuiles m'ont été épargnés.

Plusieurs des détenus que je trouvais ici en y arrivant (le danseur mondain, le clochard, le carambouilleur d'autos) s'en sont allés vers la liberté... et presque inévitablement vers d'autres aventures, d'autres exploits qui les ramèneront ici. Ils ont été remplacés par deux petites frappes, spécialistes de l'attaque nocturne, et un caissier qui puisait dans la caisse de son patron pour jouer aux courses.

Depuis que j'ai « touché » un uniforme à ma taille, que je ne me promène plus dans le grotesque appareil du garde-champêtre ou de l'appariteur, mes collègues m'ont admis comme l'un des leurs, adopté.

Je commence à connaître les lieux, les êtres... et à savoir profiter de certains avantages que le métier présente. Je fréquente assidûment le salon de coiffure où je confie sans crainte mes joues et ma gorge au rasoir que, d'une main experte, conduit un gaillard qui, l'an dernier, traça avec sa lame une bien jolie croix de Saint-André sur le visage d'une « gagneuse » qui ne voulait plus faire le tapin pour lui. Comme elle est douce, la main du Figaro de la Santé! Un tailleur, qui, voici quelques mois, travaillait, le jour, dans une grande maison de l'avenue de l'Opéra et, la nuit, perforait les coffres-forts, m'a coupé, cousu, repassé, livré fin prêt le plus élégant costume civil que j'aie jamais porté. Je lui avais fourni drap, doublure, boutons et fil : il m'en a tout juste coûté quatre francs cinquante! J'ai, de même, payé deux francs quatre-vingts pour la façon d'une paire de souliers en chevreau, auxquels un artiste-bottier, convaincu d'avoir empoisonné sa vieille mère, a donné ses soins les meilleurs, les plus attentifs. Enfin, j'ai fait relier quelques livres moyennant un débours de un sou par exemplaire. On a des possibilités de combattre la vie chère, chez nous autres, « gaffes »!

Et je comprends maintenant ce que signifie

(1) Voir le précédent n° de « DÉTECTIVE ».



FATS DIVERS

Le prix du dédain



Sur la route qui va de Lille à Hénil-Liétard, par Courrières, près d'un champ où se dressaient des meules de paille, l'auto de Caramigeas vint heurter un cadavre.

Hénil-Liétard (de notre correspondant particulier).

Il était huit heures et demie. Aux coups byzantins de l'église Saint-Martin, une cloche venait de sonner lourdement. Le chauffeur Caramigeas, qui conduisait un camion de la maison Bonnard, de Lille, sursauta soudain sur son siège. Les faisceaux lumineux de ses phares venaient d'éclairer brusquement le corps d'un homme allongé sur



Le baraquement-restaurant où Ducrocq donnait rendez-vous à ses amis.

le pavé, en bordure de la route. — Regarde, le gars, s'il en tient ! dit le chauffeur à son compagnon.

Et, à grands coups de klaxon, il prévint l'ivrogne d'avoir à laisser le passage. Mais l'homme ne bougea pas. Intrigués, les deux automobilistes descendirent de leur voiture et s'approchèrent du corps. A la lumière des phares, ils aperçurent une face hagarde, où des yeux vitreux fixaient étrangement la nuit.

— Un mort ! s'exclama M. Caramigeas. Une victime des chauffards.

On le crut tout d'abord. La route qui va de Lille à Hénil-Liétard par Courrières est, en effet, très fréquentée. Les voitures des touristes et les gros camions des usines la sillonnent en tous sens. Les accidents n'y sont point rares.

Accident d'auto ?... Non, Lorsque le commissaire, M. Dupont, se fut penché sur le cadavre, qu'il eut examiné le corps allongé dans une flaque de sang, aucun doute n'était possible. L'homme avait été assassiné. Un couteau avait servi à commettre le crime.

Qui était le mort ? Agé

d'une trentaine d'années, blond de cheveux, mince de corps, la victime de ce drame mystérieux était élégamment vêtue. Elle avait les mains blanches, les ongles vernis. Dans la chevelure, on découvrait des brins de paille. Une fouille plus minutieuse des vêtements de l'homme permit de découvrir un petit portefeuille, garni de papiers et de cartes de visite. On y trouva l'identité de l'assassiné. Il se nomme Paul-Jean Ducrocq. L'inventaire des poches accumula sur le bureau du commissaire divers objets, parmi lesquels un petit miroir, une houppette, une boîte de poudre et un bracelet d'argent.

Ce fut la deuxième Brigade mobile qui fut chargée de l'enquête. Elle dépêcha ses plus fins limiers, les inspecteurs Bouche, Dorise et Mauger. Le mystère était compliqué à élucider. Pourtant, ils ne perdirent pas courage et, résolument, se mirent à l'œuvre.

Né à Berck-Plage, en 1904, Paul Ducrocq avait appris le métier de ses parents. Il était boucher. Il maniait d'un geste désinvolte le couteau et passait sa vie à découper les escalopes et à ficeler des rôtis. Mais, pour un jeune homme avide d'élégance, le métier n'était guère plaisant. Après l'avoir exercé durant six ans, à Arras, puis à Berck, le jeune Ducrocq, un beau matin, décida d'abandonner le billot et d'aller vivre sa vie à Paris. Pour cela, il lui fallait un autre métier. Il apprit la sténographie et la dactylographie. Mais il ne put jamais réaliser son rêve, et la capitale resta pour lui une terre lointaine où il espérait bien aborder un jour.

Il avait ses raisons. Dans C'est à l'asile de Lommelet (ci-dessous) que Ducrocq et Téry (à gauche) étaient devenus intimes.



une petite ville de province, il n'est guère possible de « s'amuser ». Et Paul Ducrocq recherchait les « amusements », d'un genre spécial, d'ailleurs, qui scandalisaient ses concitoyens et qui, à plusieurs reprises, le conduisirent devant les tribunaux. Il avait initié, en effet, à ses jeux immoraux et malsains de jeunes apprentis de son père. Rue Legorelle, dans un immeuble en construction, il avait établi sa garçonnière, où se livraient de véritables orgies sous le signe de l'amour qui n'ose pas dire son nom.

Pour atténuer la rigueur du public, les parents de Paul le firent passer pour irresponsable et le placèrent dans un asile, à Lommelet.

Quelques mois plus tard, il en sortit. On le croyait guéri. Mais, de nouveau, on le vit fréquenter les compagnons de son ignoble plaisir, dont la foule équivoque troublait le calme de la petite cité.

C'est là, dans cette tourbe humaine, qu'il fallait rechercher l'assassin du boucher. Ce fut l'avis des inspecteurs de la mobile. Ils eurent raison. Quelques jours plus tard, on arrêta un compagnon de vice de Paul Ducrocq : André Téry. C'était un éphèbe pâle, maniéré, que le fils du boucher avait connu à l'asile de Lommelet. Une amitié équivoque était née entre les deux jeunes gens. Sorti de l'asile, Paul avait eu l'air de dédaigner André. Celui-ci en avait conçu un vif chagrin. Etait-ce là le mobile de son crime ?

Il avoua son geste meurtrier. Mais, au juge qui l'interrogeait, il refusa de donner la raison de son acte.

— Vous ne comprendriez pas... Alors, à quoi bon parler ? dit-il simplement, en baissant la tête.

F. D.

UNE COLLECTION D'AVENTURES POUR LES JEUNES GENS



Cette semaine

Un mercredi sur deux (tous les 14 jours)

Un roman complet

2f. 25 sous couverture illustrée en couleurs.

TALLANDIER

L'Univers entier, ses contrées les plus inexplorées, ses habitants les plus sauvages, ses mystères et ses merveilles. Des récits d'action trépidante, aux péripéties multiples et passionnantes, œuvres des plus étincelants « coureurs de grands chemins » français et étrangers.

GRANDES AVENTURES VOYAGES EXCENTRIQUES



Dans 15 jours

DE JOLIS SEINS



Pour développer ou raffermir les seins un traitement double, interne et externe, est nécessaire, car il faut revitaliser à la fois les glandes mammaires et les muscles suspensoirs. Seul le TRAITEMENT DOUBLE SYBO vous donnera rapidement une belle poitrine. Préparé par un pharmacien spécialiste, il est excellent pour la santé et d'une efficacité garantie. Demandez la brochure gratuite envoyée discrètement (joindre timbre). Labo. T. SYBO, 34, rue St-Lazare, Paris (9^e).

Vient de paraître dans la

COLLECTION DES ÉTUDES SEXOLOGIQUES

Dr CURT THESING

LA SEXUALITÉ DANS L'UNIVERS

1 volume illustré, traduit de l'allemand 20 fr.

Déjà parus dans la même collection :

Dr MARTIAL : La vie sexuelle dans le mariage. 15 frs
Dr LIEPMANN : Jeunesse et sexualité. 20 frs
Dr HODANN : Amour et sexualité. 20 frs
BILLUART : Des différentes luxures. 25 frs

EDITIONS MONTAIGNE, QUAI COSTI, PARIS

UN NEZ PARFAIT



est chose facile à obtenir. Le modèle Trados n° 25, breveté en France, refait rapidement, confortablement d'une façon permanente, sans douleur, et à la maison, tous les nez disgraciés. C'est le seul dispositif breveté, sûr et garanti, qui vous donnera un nez parfait. Plus de 100.000 personnes satisfaites. Recommandé depuis des années par les médecins. Dix-huit ans d'expérience dans la fabrication des redresseurs de nez. Modèle 25 Jr. pour enfants.

Demandez une notice explicative, qui vous dira comment obtenir un nez parfait, ainsi que des attestations. M. TRILETY, SPÉCIALISTE. Département F. 482, Rex House, 45, Hatton Garden. LONDRES E. C. 1.

L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratuits et franco. Ecrivez confidentiellement à : Remèdes WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 EL), Londres W. 1

GRATIS ! ET A NOS FRAIS !

VOUS AUREZ LA RÉUSSITE EN TOUT Amour, Santé, Bonheur parfait

tout vous sourira quand vous posséderez la

FLEUR IRRADIANTE

Cette Fleur Eternelle au parfum magique, lumineuse dans la nuit, cette merveille sera préparée spécialement pour chacun de vous suivant votre personnalité, d'après les rites millénaires de Pami et les immuables principes astrologiques des Magies.

Sûr de son pouvoir, je ne crains pas de vous l'envoyer à l'essai.

Choisissez la fleur que vous désirez, rose ou œillet blanc. Pour toute demande je joindrai à l'envoi un horoscope détaillé et un portrait graphique GRATUITS.

Ainsi, guidé par les directives de votre horoscope et protégé par la Fleur Irradiante, vous verrez votre vie s'éclaircir et à l'avenir tout vous réussira.

Indiquez vos prénoms, date de naissance (heure et lieu si possible) écrivez vous-même et joignez 3 fr. en timbres pour frais divers d'envoi.

Un délai de 8 à 10 jours est nécessaire pour la réponse.

Nombreuses attestations



La Fleur Irradiante, serv. T^e, Rue Franklin, 30 LYON

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane



100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements. Demandez de suite notre catalogue français gratuit. MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) 509

SITUATION LUCRATIVE

Indépendante sans capital. Jeunes ou vieux des deux sexes, demandez-la à l'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE REPRÉSENTATION fondée par les Industriels de l'« Union Nationale », seuls qualifiés pour donner diplôme et situation. On gagne en étudiant. Cours oraux et par corresp. Quelques mois d'étude. Brochure 71 gratis. 3 bis, rue d'Athènes, Paris-9^e.

L'ABATTOIR

Le Mans (de notre envoyé spécial).



BEUCHER, président des Assises de la Sarthe, avait ordonné :

— Faites entrer les accusées ! Une porte basse s'ouvrit dans le mur gris. Entre trois gendarmes, deux formes frêles se profilèrent.

On jugeait Christine et Léa Papin. Quoi !... C'étaient là les deux monstres qui, le 2 février dernier, massacraient féroce-ment, rue Bruyère, au Mans, Mme et Mlle Lancelin ? Ces deux filles — l'une vêtue de clair et l'autre de sombre — gardaient, au banc des accusés, le même air humble et soumis qu'elles avaient offert durant sept années à leurs patrons !...

Au récit monotone fait par le président, par l'interrogatoire des deux femmes où les questions précises du magistrat n'attiraient que des « oui » ou des « non » soufflés à voix basse, je revivais le drame affreux qui s'était déroulé voilà neuf mois.

Je revoyais l'inquiétude de M. Lancelin rentrant, ce jour-là, vers six heures du soir, et trouvant la porte de sa demeure close. La maison semblait morte. Seule, sous le toit, une fenêtre brillait d'une lumière tremblante et semblait abriter un peuple d'ombres menaçantes.

Sur l'écran de ma mémoire repassaient des scènes angoissantes, des visions atroces : l'escalade du mur de la propriété voisine par les agents alertés ; l'entrée dans cette demeure enténébrée où se sentait déjà l'âcre odeur du sang qui refroidit ; la découverte des deux corps horriblement mutilés — crânes en bouillie, yeux arrachés à coups d'ongles, jambes hachées à l'aide d'un couteau furieux...

Et, là-haut, dans la petite chambre des bonnes, des linges et des effets ensanglantés traînaient sur le plancher et sur les chaises. Dans le même lit, Christine et Léa Papin, les deux sœurs meurtrières, attendaient paisiblement qu'on vint les arrêter.

Le crime dépassait en horreur tout ce qu'on pouvait imaginer. On rechercha les causes du meurtre. On nomma des experts. On établit des rapports.

Puis, neuf mois plus tard, dans l'antique salle des audiences, on élit un jury afin de juger les deux filles aux mains sanglantes.

Le procès des sœurs Papin... L'audience dura plus de douze heures. Elle fut morne. Les deux criminelles, dont les silhouettes, noire et beige, se détachaient sur le mur sale, restèrent impassibles et muettes. Sous la peau tendue du visage, les os saillaient. Derrière leurs masques de cire, les deux sœurs gardaient leurs secrets.

On ne les vit point tressaillir au rappel de leur forfait. Les détails horribles du drame, qui jetaient dans le public un frisson d'épouvante, les laissaient de marbre.

La pluie tombait sur les toits d'ardoise, accompagnant de ses arpegges lancinants l'interrogatoire d'usage.

Puis, la nuit vint, accentuant davantage encore cette impression sinistre : Léa et Christine semblaient deux cadavres. On jugeait deux mortes...

Le procès des sœurs Papin, ce fut aussi, ce sera surtout celui des experts, celui du jury...

Il ne s'agit pas, ici, de disculper les meurtrières de la rue Bruyère. Léa et Christine ont commis un crime atroce. Elles se sont acharnées sur leurs victimes avec une rare cruauté.

Pour quelles raisons ont-elles tué Mme et Mlle Lancelin ? Quel motif a poussé les deux servantes au crime ?

— Il n'y a pas de raisons, déclare l'instruction.

Alors, crime de folles ?... On a désigné trois experts. M. le docteur Furstenberger, directeur de l'asile d'aliénés du Mans, assisté de MM. les docteurs Truelle et Barruck, ont examiné les deux détenues. Leur rapport a été déposé. Il est d'une netteté absolue :

« Christine et Léa Papin, déclare-t-il, ne sont nullement tarées. Elles ne souffrent d'aucune maladie mentale. Elles ne supportent nullement le poids d'une hérédité chargée. Au point de vue intellectuel, affectif, émotif, elles sont entièrement normales. »

C'est sur ce rapport que les jurés se sont appuyés pour rendre leur verdict. La sentence a été prononcée : peine de mort pour Christine Papin ; dix ans de travaux forcés et vingt ans d'interdiction de séjour pour sa sœur Léa. MAIS QUELLE EST LA VALEUR EXACTE DE CE RAPPORT ?

M. Furstenberger est un homme éminent, MM. les docteurs Truelle et Barruck sont des savants estimés.

Mais la psychiatrie est une science neuve. C'est un trésor encore mal dégagé de sa gangue de mystère. De quelles précautions les médecins psychiatres ne doivent-ils pas s'entourer ? Surtout lorsque leurs impressions doivent influencer sur la décision des jurés et le sort des criminels.

« Hérédité normale », dit le rapport... Est-ce une hérédité normale que d'avoir, comme Christine et Léa Papin, un père alcoolique, qui abusa de sa fille aînée — actuellement religieuse — ; une mère dont le mysticisme touchait à l'hystérie ; un cousin-germain qui mourut, l'an dernier, dans un asile de fous ; un oncle neurasthénique qui, las de traîner une existence sans joie, se pendit, un soir, dans sa chambre ?

L'existence des deux sœurs fut-elle normale ? Après les jours gris du couvent où la vie s'écoulait entre l'ouvrier, la chapelle, le réfectoire et le dortoir, Christine, élevée au Bon-Sauveur, et Léa, à Saint-Charles, sont placées dans diverses maisons bourgeoises.

Elles vivent repliées sur elles-mêmes. Elles ne sortent jamais. Elles ne vont pas au dancing, ni au théâtre, ni au cinéma.

L'argent qu'elles gagnent, c'est la mère qui s'en empare jusqu'au jour où, lassée de cette sujétion à l'autorité maternelle, Christine se brouille avec elle.

Était-elle normale, cette affection que l'aînée des deux sœurs portait à la cadette ? Dans chaque maison où elle était passée, Christine avait manœuvré pour qu'on y employât aussi Léa.

Cette amitié avait paru suspecte à plus d'un et Mme Dieuleveut, qui avait eu à son service, durant quelques mois, les deux sœurs, avait conseillé à leur mère de les séparer.

Mais cette affection morbide s'accroît davantage lorsque Christine et Léa renoncent à l'affection maternelle. Leur mère, elles l'appellent désormais « Madame ». Cependant, Léa est encore mineure. Christine décide de la faire émanciper. Au mois de septembre 1931, elles se rendent ensemble à la mairie. L'officier ministériel trouve leur conduite et leurs propos bizarres. Il ne cache pas que, pour lui, les deux sœurs ne sont pas normales. M. Dupuis, commissaire central, exprime le même avis à M. Lancelin et lui conseille de se séparer de ses servantes.

Les deux sœurs vivent rivées l'une à l'autre. Léa, qui est d'ailleurs faible d'esprit, est soumise à Christine comme une esclave. Elle lui obéit en tout. Un soir, dans l'escalier tragique, l'aînée lui cria d'une voix sauvage, en désignant le corps convulsé de Mme Lancelin :

— Arrache-lui les yeux !...

Léa obéira sans résistance, sans protestation. Elle se penchera au-dessus de sa patronne et, avec application, de ses ongles pointus, extirpera les lobes sanglants.

Est-elle normale, cette obéissance passive d'une femme à une autre ?

Trouble et mystérieux est cet amour qui unit les deux sœurs. Christine, séparée de Léa par les murs de la prison, pleure, crie, la réclame. Elle fait la grève de la faim. A ses co-détenues, elle glisse de curieuses confidences :

— Dans une vie antérieure, dit-elle, j'ai dû être le mari de Léa !...

Avec le temps qui passe, les crises deviennent plus fortes. Dans la nuit du 10 au 11 juillet, Christine hurle :

— Donnez-moi ma sœur !

Toute la journée, à genoux, elle a prié. Puis elle s'est mise à lécher la terre et les murs. Pour l'apaiser, on court chercher Léa. Christine se jette sur elle, l'étreint passionnément. Elle lacère sa chemise et, d'une voix suppliante, crie :

— Dis oui !... Dis oui !...

Était-elle normale, cette fille, durant cette scène d'hystérie ?

Le lendemain, les médecins lui rendirent visite. Christine, dans le dortoir aux lits sans joie, où la lumière tombait des hautes fenêtres grillées, était étendue sur sa couche. Elle ne bougeait pas. Elle avait la camisole de force.

— Vous avez joué la comédie, déclara péremptoirement le docteur Furstenberger, en se penchant sur elle. Allons, avouez !...

La fille, immensément lasse, répondit :

— Oui ! Les trois experts triomphèrent bruyamment. « Hérédité normale, vie normale, responsabilité normale », dit le rapport.

Peut-on se fier à lui, lorsqu'on connaît tous ces détails ?

C'est ce que M. le docteur Logre fut tenu de dire à la barre ; c'est ce que les défenseurs, M^e Germaine Brière et M^e Henri Chautemps, sont venus déclarer à leur tour.

Les expertises mentales demandent du temps. MM. les docteurs Truelle et Barruck n'ont rendu que deux visites aux criminelles, tandis qu'elles étaient à la prison du Mans. Chaque visite n'a duré qu'une demi-heure.

Il faudrait également des locaux spéciaux, des examens précis des organes, des recherches délicates et suivies. M. le docteur Furstenberger s'est contenté de conversations et de grossiers examens cliniques.

Enfin, pour juger ces deux filles, il fallait un jury spécial. Un jury, non pas composé de ces honnêtes citoyens choisis parmi les épiciers, les marchands de bestiaux ou les petits rentiers du Mans, mais un jury de médecins. Eux seuls étaient capables de comprendre quelle puissance mystérieuse, quelle sorte de rancune profonde, animale, avait subitement explosé chez les sœurs Papin. Il fallait un jury de psychiatres, de psychologues pour étudier ce cas curieux de refoulement.

Le jury du Mans a été dépassé par les discussions médico-légales.

Et peut-être fallait-il juger les filles Papin ailleurs qu'au Mans. En voyant l'élégante assistance qui se pressait dans la tribune, je craignais que la présence de la petite bourgeoisie mancelle n'allât influencer sur le débat.

On eût dit que, au-dessus des magistrats, s'élevait un tribunal plus sévère encore.

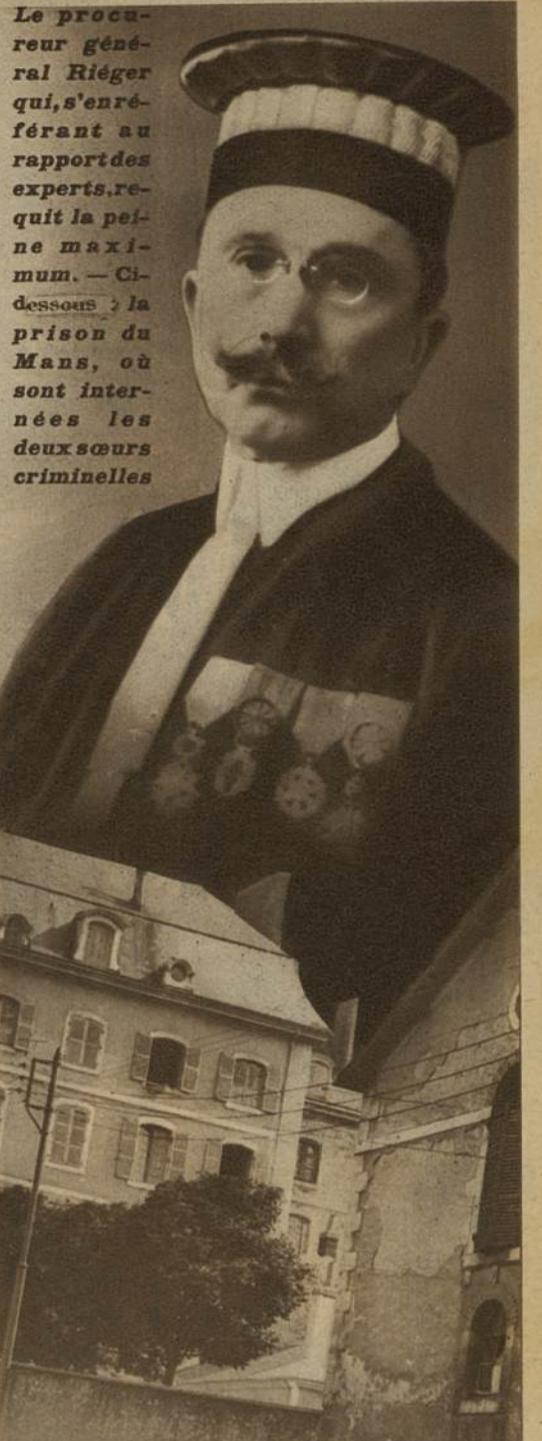
Christine et Léa Papin ont commis un crime épouvantable. Elles doivent subir un châtiement, mais un châtiement proportionné à leur responsabilité morale.

« Responsabilité entière », déclare le rapport...

En voulant trop se fier au rapport des trois psychiatres, n'envoie-t-on pas deux braves enragés à l'abattoir ?

Etienne HERVIER.

Le procureur général Riéger qui, s'en référant au rapport des experts, requiert la peine maximum. — Ci-dessous : la prison du Mans, où sont internées les deux sœurs criminelles



La mine futée et tendue, les jurés tentent de saisir les explications des psychiatres.



Devant le déploiement du cérémonial judiciaire et d'une foule de curieux, Christine et Léa gardèrent obstinément le secret de leur meurtre.

B IEN que la soirée fût déjà avancée, peu de clients avaient franchi le seuil de cette boîte spéciale, aujourd'hui un peu oubliée, mais qui connut, aux beaux soirs de Montmartre, un grand succès de curiosité.

Le patron se morfondait :
— Et dire que, depuis huit jours, il en est ainsi. Le crime du Palace me coûte deux cents balles par soirée. Quand Oscar Dufrenne venait ici, avec des amis, boire une bouteille de champagne, il ne se doutait certainement pas que la nouvelle de sa fin tragique causerait une telle panique. La crainte des rafles, des vérifications de papiers, a chassé tout le monde. C'est à peine si, depuis hier, quelques-uns reprennent confiance et sortent de leur retraite. Mais quelle semaine ! Le lendemain de la découverte du crime, je n'ai pas fait un louis de recettes !

Pourtant, dis-je, en attirant à nouveau l'attention du public sur les milieux spéciaux du Paris nocturne, le drame du Palace aurait dû créer, en faveur de votre établissement, un regain de curiosité.

— Ah ! ouiche !... Une vraie panique, vous dis-je.
De fait, depuis plusieurs nuits que je flânais dans Montmartre en quête de confidences, j'avais été frappé par l'aspect nouveau et imprévu de certains coins de Pigalle et de la Place Blanche...

Déserts, les bars équivoques où ont pris l'habitude de se réunir les professionnels des amours maudites ; désertes aussi, les zones connues du racolage pour invertis. Comme si, au lendemain du drame mystérieux du Palace, quelque mot d'ordre avait parcouru de Clichy à la Chapelle, la troupe faune qui, chaque nuit, s'agite en ces lieux, sous les lumières du plaisir, une sorte d'épuration spontanée s'était produite. Et l'on aurait vainement cherché — absence exceptionnelle dans ces parages — la plus innocente silhouette de marin. Faux ou vrais, les « cols bleus » que l'on rencontre, si souvent, la nuit, de la Brasserie Graff au Dupont-Barbès, s'étaient évanouis, volatilisés. Comme le cinéma endeuillé du Faubourg-Montmartre, le marché aux hommes, lui aussi, faisait relâche.

Mais était-ce sur cet étrange marché qu'il fallait chercher le secret de l'assassinat de « l'empereur du music-hall » et découvrir la trace du fugitif ?

Était-ce de l'un de ces bars, de l'une de ces louches impasses, qu'avait surgi, un soir, l'assassin du Faubourg-Montmartre. Et fallait-il rapprocher des circonstances de la mort tragique d'Oscar Dufrenne celles de la mort, encore non vengée, du Grec Alexandre Scouffi, assommé un soir dans sa garçonnière de la rue de Rome ?

En deux mots, l'affaire du Palace n'était-elle qu'un attentat, prémédité ou non, ou bien un drame passionnel, ramoufflé, à la hâte, en crime crapuleux ?

Les minutes s'écoulaient, languissantes. Les jeunes hommes fardés, travestis en femmes, qui

composaient le personnel de l'établissement, avaient renoncé à danser. Seul, le pick-up continuait à jouer et à entretenir autour de nous cette sorte d'engourdissement, de fascination baroque, qui vous accroche, certains soirs, comme une étreinte...

Soudain, la petite sonnerie grêle de l'entrée annonça l'arrivée de clients. Le patron frappa dans ses mains. On remit, en hâte, un nouveau disque. Les danseurs travestis se levèrent et, les mains jointes, tournèrent entre les tables. Sortilège ou déformation professionnelle : ils ressemblaient vraiment ainsi, avec leurs longues robes collantes échantonnées dans le dos, leur démarche onduleuse, leurs yeux peints et leurs talons pointus, à celles dont, sans honte, ils assuraient le rôle ; leurs gestes, leurs regards mêmes faisaient illusion...

Lorsque la porte qui donne accès à la salle s'ouvrit, il y eut une exclamation générale :

— Oh ! C'est Léontine ! Eh bien ! tu nous en donnes des émotions. Nous pensions qu'on allait enfin recevoir de vrais clients...

Celui qu'on appelait « Léontine » était un petit jeune homme, aux cheveux blond platine, et dont les yeux bleus, frangés de cils blancs, clignaient comme s'ils ne pouvaient encore s'habituer aux lumières pourtant discrètes du bar.

— Excusez-moi, dit-il en rougissant ; si je vous dérange, je vais m'en aller.

Dix bras l'entourèrent et l'entraînèrent vers une table.

— Voyons, tu es folle, ma chérie. Tu ne vas pas faire la susceptible. Dis-nous plutôt ce que tu deviens. On ne te voit plus... Tu as un riche protecteur ? Tu es en maison ? Tu sors du dispensaire ? Qu'est-ce que tu veux boire ?

« Léontine » commanda une orangeade, but une gorgée, s'épongea comme si un tel effort l'avait couvert de sueur, et resta un moment rêveur, comme absent.

L'ami qui m'accompagnait me glissa à l'oreille :

— C'est un habitué des promenoirs. Je l'ai vu souvent à ceux des établissements que dirigeait M. Dufrenne, à l'Empire, au Studio de Paris, au Palace... S'il voulait parler...

Ce n'était pas la première fois qu'on me désignait ainsi depuis huit jours un individu susceptible sinon de fournir la clé du drame du Faubourg-Montmartre, du moins d'en éclairer l'un des à-côtés. Mais ceux à qui je m'étais adressé jusqu'alors s'étaient montrés soit d'une discrétion excessive, soit si prodigues de détails qu'ils ne pouvaient être pris au sérieux.

La conversation s'engagea, une fois de plus. L'ami qui me servait de truchement lança, en me désignant :

— Monsieur ne veut pas croire que certains promenoirs sont connus, à Paris, pour être des lieux de rendez-vous spéciaux, comme l'étaient ou le sont encore certaines allées du Bois de Boulogne, certains établissements de bains de vapeur, voire même certains squares, certains jardins, comme celui du Champs-de-Mars par

exemple, ou certains couloirs, comme ceux qui s'ouvrent sous le grand hall de la gare Saint-Lazare...

« Léontine » mordilla la longue paille qui

trempeait dans son verre et finit par répondre :

— Certes, et le promenoir du Palace n'était pas de tous ces endroits le moins fréquenté.

C'est au point que, à la suite de descentes de police, la Préfecture avait exigé que des lampes veilleuses restassent allumées pendant les projections de films, mais bien souvent ces lampes restaient éteintes, et sur l'ordre même, disait-on du directeur. Et je me souviens avoir assisté, à cet endroit, à des scènes bien curieuses : d'innombrables spectateurs, venus là pour voir le spectacle, surpris tout à coup de se sentir frôlés, comprenant pas tout d'abord, et soudain furieux, clamaient leur indignation. Des gifles, ce pour cent sonores, retentissaient dans l'ombre.

Un agent intervenait. Puis tout redevenait calme. Les habitués, les initiés, souriaient. Ils en avaient bien vu d'autres et, plus que nulle part ailleurs, se sentaient là, protégés. La silhouette de M. Dufrenne y était d'ailleurs familière. Un de mes camarades, mieux que moi, vous dirait qu'il ne déplaisait pas à l'ancien directeur du Palace de s'attarder parfois dans le promenoir, avant de monter à son bureau.

vous dirait aussi que celui qui se présentait au contrôle, porteur d'un billet signé des initiales de M. Dufrenne, recevait non pas une place d'orchestre ou de balcon, mais toujours et seulement une entrée au promenoir. « Invitation du patron. » Le personnel comprenait. Il vous dirait enfin comment une ouvreuse distraite et mal informée ayant, le soir du drame, voulu conduire le fameux marin à l'orchestre, se vit rappelée à l'ordre en ces termes :

« — Vous ne comprenez donc pas ? Placez monsieur au promenoir. On viendra le chercher tout à l'heure. »

— Mais alors, dis-je, votre camarade a vu le fameux marin et pourrait le reconnaître ?

— Il pourrait si bien le reconnaître que, ayant déjà rencontré plusieurs fois le marin avec M. Dufrenne, il prit plaisir à le détailler de plus près, le soir où il croisa le « col bleu » dans le promenoir du Palace. Il n'était pas le seul à avoir remarqué le nouvel ami du directeur. Comme le marin était accoudé à la chaîne qui limite le promenoir, mon camarade put l'observer à son aise. En dehors du signallement que vous connaissez, il fut frappé du fait que ce garçon, d'allure assez distinguée, avait des mains énormes. « Ces mains, m'a-t-il dit, m'avaient étonné tant elles contrastaient avec l'ensemble du personnage. »

— Ainsi votre ami reconnaîtrait ce marin, entre mille ?

— Même s'il était en civil.

— Et avait-il l'impression, quand il le rencontra, de l'avoir déjà vu, dans un bar, dans un autre promenoir?... Avait-il l'impression de trouver là, en compagnie de M. Dufrenne, un visage déjà vu, un visage d'habitué, ou celui d'un inconnu ?

Le jeune homme parut réfléchir, passa sur ses cheveux d'or pâle sa main effilée, puis répondit :

— Je crois qu'il ne l'avait jamais vu.

Le pick-up jouait un disque de tango.

— Vous permettez, fit « Léontine », car je suis tout de même venu ici pour danser.

Il se leva, plus blond et plus rose encore dans

Dufrenne venait parfois, à la « Petite Chaumière » (ci-contre), applaudir d'étranges éphèbes (ci-dessous) jouant le rôle de girls.



la pénombre bleutée qui avait, aux premières mesures de la danse, succédé à l'éclat des lumières. Et, nonchalant, lointain à nouveau, il se laissa enlacer par un des danseurs travestis. Songeait-il aux confidences qu'il n'avait pu me rapporter, ou bien se laissait-il tout entier emporter par son plaisir ? Lorsque le tango prit fin, il changea de table, délivré sans doute... Des clients, d'ailleurs, étaient entrés. Un couple, puis deux messieurs et une grosse dame que la vue de tant de jolis garçons maquillés comme des filles laissa tout d'abord interloqués. Il était deux heures du matin. Un jeune homme en tutu blanc apparut dans la salle, il avait, sur sa poitrine plate et poudrée, un cache-gorge en strass que chaque mouvement de la danse faisait bondir dans l'ombre comme deux balles miroitantes.

■ ■ ■

Crime crapuleux ou drame passionnel ? Vrai ou faux marin ? Marin, en tout cas, puisque les témoignages sont formels. Formels, mais tardifs. Il est prouvé, maintenant, que ni M. Audhuy, administrateur du Palace, ni ses collaborateurs, ni les familiers de M. Dufrenne ne mirent beaucoup de hâte à fournir à M. Bru, juge d'instruction, l'indication si précieuse de la présence du marin dans le bureau de M. Dufrenne, peu de temps avant le drame. Il est prouvé qu'une sorte de « conseil de famille » s'est tenu, lorsque M. Dufrenne fut découvert dans son bureau, la tête ensanglantée et dans une tenue qui ne pouvait laisser aucun doute sur l'interprétation que l'enquête en pouvait tirer. Il fut décidé qu'on ne parlerait pas du marin, qu'on laisserait la police dans les ténébres.

— Mais vous n'avez vu personne monter chez M. Dufrenne ?
— Personne, répondait l'administration du Palace.

Il était alors deux heures du matin. A neuf heures seulement, le lendemain, quelqu'un se décida à parler et à fournir l'indication du marin. Les minutes sont précieuses, au début d'une enquête. Sept heures venaient d'être perdues.

On a rappelé que des discussions particulièrement causées par les familiers et les collaborateurs de M. Dufrenne. Nous croyons qu'il faut voir dans cette attitude, sinon le dessein d'étouffer les circonstances de la fin tragique de l'empereur du music-hall, du moins le désir d'atténuer le scandale, en laissant planer sur le crime le doute d'un mystère.

Mais ce mystère même n'était-il pas plus dangereux, en raison de la personnalité de la victime ? Quelles rumeurs n'ont-elles pas déjà couru, que n'a-t-on pas déjà insinué, quels échos n'ont-ils pas déjà traversés le voile dont on a voulu recouvrir cette retentissante affaire ?

On a rappelé que le bureau du directeur du Palace avait déjà été le théâtre de scènes de violence entre M. Dufrenne et certains amis de rencontre, qu'il recevait le soir, soit pendant, soit après les représentations, que des menaces de mort avaient déjà été adressées au conseiller municipal, que celui-ci aurait usé de son influence pour étouffer ces divers incidents.

On a rappelé que des discussions particulièrement vives s'étaient élevées entre M. Oscar Dufrenne et son secrétaire particulier, M. Serge Nicolesco, et que ces discussions n'avaient d'autres mobiles que la jalousie et le dépit. M. Nicolesco aurait un jour poursuivi son patron à coups de ciseaux. Des cris : « A l'assassin » auraient été poussés. M. Nicolesco, à qui de telles scènes ont été rappelées, a fourni de son emploi du temps, dans la soirée tragique, un compte rendu très précis.

On a voulu insinuer, enfin, que le marin était connu, mais que la police ne pouvait l'arrêter, qu'elle en avait reçu la consigne, afin que l'éclat d'un trop gros scandale ne vienne plus tard éclabousser les lambris de la Cour d'assises...

Nous enregistrons toutes ces rumeurs, à titre purement documentaire. Que M. Dufrenne ait été victime d'un drame de jalousie, comme certains l'ont suggéré, qu'il ait été victime d'un attentat crapuleux, facilité par une rencontre de hasard, comme l'enquête l'a, jusqu'à maintenant, admis, sa mort dramatique n'en pose pas moins, une fois de plus, le grave problème de l'homosexualité — grave, dans la mesure où l'amour interdit expose ses adeptes aux pires dangers.

Entendons-nous.

Ces amours spéciales ne revêtent pas fatalement une forme aussi tragique. Mais le secret même qu'exige une telle intimité, la nervosité, quasi féminine, qu'entraînent les déformantes habitudes de la sodomie, la publicité malsaine qui s'attache à certains de ses adeptes notoires, ne sont pas sans dérégler l'imagination de ceux qui sont rompus à ces pratiques.

Il faut d'ailleurs, si l'on veut voir clair dans ce trouble domaine, faire une distinction entre ceux qui recherchent dans de telles fréquentations la présence, la tendresse, le réconfort qu'ils n'ont pu trouver chez les femmes, et ceux qui peuvent mesurer à travers leur goûts anormaux le point où ils en sont de leur propre dépravation.

Il y a, enfin, les professionnels, ceux qui en vivent.

On a beaucoup parlé cette semaine des marins de fantaisie qui hantent, la nuit, les trottoirs du boulevard de Clichy, de la Place Blanche à Pigalle. On a parlé aussi des autres, des vrais marins, de ceux qu'on rencontre le soir, aussi bien à Montmartre qu'à Montparnasse, aussi bien dans les bals de la Bastille que dans ceux de la Montagne-Sainte-Genève. Il faut le dire, puisque la question est posée. Beaucoup de jeunes marins fréquentent, soit par penchant, soit par intérêt, mais le plus souvent par intérêt, le milieu spécial des invertis. Ce sont ceux que leurs camarades, par dérision, appellent les *castors*. Ils ont de jolies frimousses. Leur maillot dessine leur torse bien bombé. Le col, largement ouvert, laisse entrevoir leur peau de fille. Ils savent être recherchés.

Ils connaissent, à Montmartre, les hôtels spécialisés. Ils y sont parfois de connivence avec les garçons de nuit et même, s'ils n'ont pas « levé » de clients, sont assurés de trouver là un gîte. Etranges idylles ! Ceux qui s'y laissent prendre ne prévoient pas ou feignent d'ignorer les périls que le plus souvent ils encourent. Le piège joue ici, avec d'autant plus d'impunité que les victimes, la plupart du temps, n'osent porter plainte.

J'ai déjà exposé, ici même, le curieux trafic auquel donnent lieu ces amours de passage, surtout lorsque le « professionnel » — comme ses concurrentes sur le marché de l'amour — agit en complicité avec un « protecteur ».

Pour raffler l'argent du « miché », le procédé le plus gouramment employé, le plus classique si j'ose dire, consiste à le mettre dans l'impossibilité passagère de quitter la chambre d'hôtel où on l'a conduit.

La méthode pacifique consiste à faire disparaître le pantalon de la victime, ou à le lacérer de manière à le rendre inutilisable. Bloqué dans la chambre, la victime assiste, impuissant, au départ de l'ami de rencontre qui, sûr d'avoir sa fuite protégée, et même de l'impunité, n'a plus, le lendemain, qu'à recommencer l'opération.

J'ai dit qu'il s'agissait là de la méthode tranquille. Il y a aussi le procédé plus brutal, qu'employaient récemment un autre professionnel et son souteneur, dans un hôtel de Montmartre, rue Durantin.

L'homme cette fois s'était dissimulé à l'avance derrière un rideau, et, au moment psychologique, avait surgi, jouant le scandale :

— Vous n'êtes pas honteux... abuser d'un enfant !

— C'est lui qui m'a entraîné ici.
— Peut-être, mais vous l'avez suivi... Allez, ouste ! Payez, si vous ne voulez pas que je vous dénonce.

L'homme, trop heureux de s'en tirer à si bon compte, donna tout ce qu'il avait sur lui. Mais



Au point où en est l'enquête, on se demande si, après avoir assassiné l'empereur du music-hall, le marin suspect n'a pas quitté Paris par la gare Montparnasse.

son nom, son adresse avaient été notés. Une photo, particulièrement suggestive, avait été prise par surcroît.

La victime, un banquier de Liège, dut se soumettre à des chantages toujours plus onéreux. Il a dû hypothéquer ses propriétés, vendre ses valeurs personnelles, jusqu'au jour où, las de payer, il s'est décidé à porter plainte.

Mais combien d'autres préfèrent le silence, comme, par exemple, les victimes de ce faux marin qui opérait, près de la Madeleine, et qui échappa, jusqu'à ce jour, à toutes les dénonciations !

On me fit voir, aussi, un soir, le trafic des louches rabatteurs qui hantent les abords des gares, à certaines heures de la nuit, et les bars où, prêts à répondre aux demandes des maisons spécialisées, ils tiennent leurs assises.

Une nuit, au Barbès, l'un d'eux, près de moi, abordait un marin :

— Alors, p'tit gars, t'es en perme ? Ça boulotte ?

— Ça boulotte !

— Ça irait mieux, je suis sûr, si t'avais les poches bien garnies.

— Ah ! dame.

— Eh bien ! viens me retrouver demain soir, je te présenterai quelqu'un qui voudrait s'amuser !... Compris ?

— Je comprends surtout que je suis près de la classe et que je ne veux pas marcher dans vos combines.

LE MARIN TRAQUÉ

— Bon, comme tu voudras. C'est dommage. Il y avait un beau billet pour toi.

Est-ce l'un de ces rabatteurs qui amena, un soir, au Palace, le marin en fuite ?

Est-ce pour avoir refusé un chantage, que M. Dufrenne tomba sous les coups du jeune homme qui, affolé, prit, la nuit même, un train pour Brest ou pour Toulon ?

On a dit que l'affaire serait étouffée ? Pourquoi ? La seule chance qu'elle avait de l'être s'est évanouie, du fait que M. Dufrenne, blessé non mortellement, a succombé accidentellement à ses blessures.

Marcel MONTARRON.

En banlieue même se sont créées quelques boîtes à matelots... de fantaisie.

« Chez Tonton » est un de ces établissements où se donne rendez-vous le « Paris qui s'a-muse ».

Chez tonton...

Salon de the Bar Américain



DIVERS FAITS

La mort du père



Mme Struss et son fils Paul (absent au moment du drame). et la maison du crime.

Bourtzwiller (Haut-Rhin), (de notre correspondant particulier).

NE porte claqua bruyamment. Des pas mal assurés ébranlèrent l'escalier de bois. Mme Struss, qui servait la soupe à ses trois enfants, Edmond, 19 ans; Paul, 18 ans; et Alfred, 14 ans, baissa les épaules. C'était le père qui rentrait.

Léon Struss n'avait que 45 ans. Il avait été un homme robuste. Mais l'alcool, dont il abusait depuis de nombreuses années, en avait fait un déchet humain.

Le père rentrait, et, comme chaque soir, il était ivre. Comme chaque soir, de violentes scènes de disputes allaient troubler le calme de la modeste maison des Struss. Le père, qui, depuis longtemps, ne travaillait plus, menacerait sa femme et ses enfants pour leur soutirer de l'argent. Après quoi, ayant mangé sa soupe, il repartirait vers les bars et les maisons louches pour ne rentrer qu'à l'aube.

Tout le monde à Bourtzwiller plaignait le sort des Struss. Plus d'une fois, les commères qui papotaient sur le pas de la porte avaient dit, en regardant la maison qu'un jardin entourait de sa barrière fleurie :

— Qu'ils sont donc à plaindre !

Et les vieux du village, qui ont l'expérience de la vie, avaient à maintes reprises murmuré entre eux :

— Cela finira mal.

Les voisines, à qui Mme Struss confiait parfois ses craintes et ses peines, venaient d'apprendre avec terreur que l'ivrogne, au cours d'un voyage à Mulhouse, était allé acheter un revolver. Un soir, on l'avait entendu vociférer devant la table servie :

— Je vous descendrai tous ! Depuis cette heure, une atmosphère de drame pesait sur la maison. Il semblait que la mort frappait déjà à la porte.

■ ■ ■

Alfred était le plus jeune des enfants de Mme Struss. Un jour, comme il la voyait pleurer, il la prit par le cou, la

câlina, essaya de sécher ses larmes sous ses baisers. Puis, à l'oreille, il lui glissa cette confidence tragique :

— Ne crains rien, petite mère. Je resterai toujours avec toi pour te défendre. Je vais acheter un revolver. Je le paierai avec l'argent qu'on m'a donné pour ma première com-



munion. Si papa veut te tuer, alors...

Il n'acheva pas sa phrase. Mais un geste significatif conclut sa pensée. La mère n'eut pas un mot, mais, farouchement, elle étreignit son enfant.

Quelques jours plus tard, unis par leur secret, Mme Struss et son fils Alfred se rendaient à Mulhouse. Ils entrèrent chez un armurier. La paysanne, choisit elle-même l'arme qui devait servir à les défendre tous et, dans une cave, le jeune homme s'exerça à tirer sur une cible.

Les jours succédaient aux jours, ramenant, avec le soir, les peines, les disputes, les menaces et les coups. Le samedi 23 septembre, Paul quitta la

maison. Il devait se rendre à un match de ping-pong, afin de prendre part à des compétitions. Edmond, fatigué par sa journée de travail, était allé se coucher. Alfred restait seul avec sa mère. Il s'en était fait le garde-corps. Il ne parlait pas. Mais, parfois leurs yeux se rencontraient. Chacun d'eux lisait dans le regard de l'autre l'angoisse qui commençait à leur peser avec la nuit. Ils attendaient avec anxiété le claquement brutal de la porte d'entrée, les pas titubants sur l'escalier, la voix avinée du père.

■ ■ ■



Le père (à gauche) était devenu ivrogne et brutal. — Ci-dessus : le chien qui, par ses aboiements furieux, alerta le fils aîné, Edmond Struss.

Le jeune homme courut le prendre. Il s'élança au secours de sa mère. Trois coups de feu claquérent. En rugissant, Léon Struss, furieux comme un fauve blessé à mort, se retourna vers son fils. Alors, Alfred étendit son bras. Le revolver qu'il avait acheté avec l'argent de sa tirelire brillait à son poing. Il ferma les yeux. Par deux fois, il appuya sur la gâchette. Le père était mort.

Alors, doucement, des larmes plein les yeux, il murmura :

— Maman est sauve, maintenant. Allons tous deux nous livrer aux gendarmes...

Aimé SPITZ.

des muscles... en 15 heures!

30 minutes par jour pendant 30 jours, soit 900 minutes en tout, soit 15 heures !

Voilà le petit effort que nous vous demandons pour vous convaincre de l'extraordinaire efficacité de la méthode Dynam, pour la rééducation musculaire !

En effet,

AU BOUT DE CES 15 HEURES

de travail alterné, votre graisse aura fondu, votre musculature se sera dégagée, affirmée ; à peine reconnaîtrez-vous votre corps dans votre miroir ; déjà votre tour de biceps aura augmenté de 4 cm., votre tour de poitrine de 12 cm., vous aurez appris à respirer, à faire jouer tous vos muscles, qui se développeront harmonieusement, mais ces progrès, énormes déjà, ne seront encore rien à côté de ceux que vous ferez ensuite,

AU COURS DES CENT CINQUANTE JOURS SUIVANTS

A ce moment, en effet, vos graisses disparues, vos muscles, déjà exercés, votre respiration disciplinée, vous ferez du travail de "rendement" ; vos bras, vos jambes, vos cuisses, votre poitrine et votre dos s'élèveront d'une musculature serrée, dure et cependant admirablement souple, nerveuse, vivante... Vos épaules élargies, votre thorax puissant, votre cou consolidé, vous donneront cette allure athlétique et sportive tant admirée aujourd'hui, et avec raison. Vous serez un autre être, vraiment,

BON GRATUIT

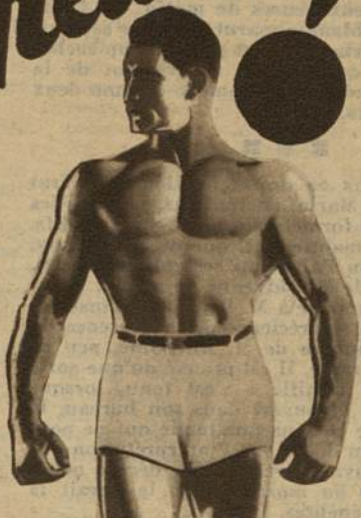
(à découper ou à recopier)

DYNAM INSTITUT. (Service T 46) Rue La Condamine, 14 - Paris (17^e)

Veillez m'adresser gratuitement et sans engagement de ma part votre livre COMMENT FORMER SES MUSCLES, ainsi que tous détails concernant votre garantie. Ci-inclus 1 fr. 50 en timbres pour affranchissement.

Nom _____

Adresse _____



vous serez un homme complet, parfaitement développé et proportionné, solide, en pleine possession de tous ses moyens physiques, sûr de lui, plein d'optimisme et d'autorité. En effet,

NOTRE MÉTHODE AGIT ÉGALEMENT SUR VOS ORGANES ET FONCTIONS INTERNES !

Elle discipline non seulement votre respiration, mais votre digestion, votre circulation, votre système nerveux. L'équilibre parfait qui régnera dès lors dans votre corps se répercutera sur votre caractère même : vous verrez les choses d'un autre oeil, avec confiance, avec lucidité, tout vous paraîtra plus simple et plus facile, car vous "dominerez" les hommes et la situation, en un mot ; et à lui seul cet état d'esprit suffira à vous donner le succès dans toutes vos entreprises ; vous en serez étonné d'abord, puis ravi ; vous aurez conquis, avec la force et la santé, l'énergie, l'autorité, la séduction, le bonheur de vivre !

TOUT CELA NOUS VOUS LE GARANTISSONS

Souvenez-vous en bien... Mais avant de nous faire confiance, nous tenons à ce que vous vous documentiez complètement : demandez-nous donc au moyen du bon qui figure au bas de cette annonce, notre livre gratuit "Comment former ses muscles", qui vous renseignera sur les énormes possibilités du système Dynam et sur les miracles que vous pouvez en attendre pour vous. Découpez donc et postez ce bon, dès maintenant, de peur de l'oublier.

Un mystère éclairci

Elle retrouve avec joie le flacon vu pendant la guerre sur la table des officiers anglais

C'étaient des Sels Kruschen — et ils lui enlèvent ses maux de reins

« Pendant la guerre, je tenais le mess des officiers anglais et j'avais remarqué sur leur table un flacon. Je me demandais ce qu'il contenait. J'ai eu dernièrement seulement l'explication. Souffrant beaucoup des reins, une parente m'a conseillé de prendre des Sels Kruschen, dont elle se trouvait bien. J'ai suivi son conseil et, en voyant le flacon, j'ai remarqué que c'était le même que celui qui était toujours sur la table des officiers. Je suis très contente de connaître les Sels Kruschen, car mes douleurs ont complètement disparu. Plusieurs personnes à qui j'en ai parlé à mon tour en sont également enchantées. »

Mlle P., à L... (Nord).

Quand on sait que les maux de reins ont généralement pour origine un excès d'acide urique dans l'organisme, quand on connaît d'autre part la composition des Sels Kruschen — deux de leurs composants sont les dissolvants les plus efficaces de l'acide urique — on comprend parfaitement pourquoi l'usage de la « petite dose quotidienne » de Kruschen se traduit toujours, chez les arthritiques, par une amélioration ou par la guérison. Si vous souffrez de maux de reins, de rhumatismes, de goutte, de sciatique, mettez-vous dès demain à la « petite dose quotidienne » ; il est impossible que vous n'en soyez pas récompensé.

Sels Kruschen, toutes pharmacies : 9 fr. 75 le flacon ; 16 fr. 80 le grand flacon (suffisant pour 120 jours).

JE POSSÈDE FORMULE SCIENTIFIQUE souveraine contre : chute, pellicules, démangeaisons, cheveux clairsemés, gras ou secs, etc., et activé repousse. J'envoie **GRATIS** et **FRANCO**, livret précieux de vérité, très documenté sur ces affections qui sont exploitées par de trop nombreux charlatans. Écrivez-moi, cela ne vous engage à rien, même après avoir tout essayé. **Nombreuses attestations admirables.** — **Sœur HAYDÉE, « Les Bourdettes-Saint-Agne », TOULOUSE.**

AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse de cœur. Recouvrez votre vigueur, calmez vos nerfs, éclairez votre vue et développez votre force mentale. Que vous fumez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous prisiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratis.

REMÈDES WOODS, 10, Archer Street (219 TH), Londres W 1

Si vous aimez les romans policiers, mystérieux, angoissants, passionnants, qu'on lit d'une traite, achetez aujourd'hui même chez votre libraire :

LE VOL DU DIAMANT TRAVANCORE
LE CHAT-TIGRE DU SERVICE SECRÉT
LE CORPS DÉCOUPÉ En Vente Partout
LE PLAN MORTEL 2 fr. 50
LA MORT QUI RODE

Les Romans Policiers inédits de René DUNAN

Exigez-les de votre libraire, sinon demandez-les directement aux Éditions de l'Avenir, 16, rue Alphonse Daudet, Paris (14^e), qui vous les enverront franco contre 2 fr. 50 le volume, en timbres, billets, mandats, chèque post. : Paris 20^e

Vient de paraître :

L'AFFAIRE NOZIERES

Crime ou châtiement ?

Ce qu'aucun journal n'a osé imprimer

EN VENTE PARTOUT Le vol : 5 fr.

ÉTUDES ET DOCUMENTS, 2, rue Fléclier, PARIS (9^e)

QUE VOUS RESERVE L'AVENIR ?



GRATUITEMENT, le Célébre Professeur KIND, Astrologue universellement connu, vous le dira. Maître des Secrets de l'Égypte Antique, le DON MERVEILLEUX qu'il possède de lire le PASSÉ et l'AVENIR des destinées humaines est saisissant ; grâce à la précision troublante de ses PRÉDICTIONS, il vous aidera à vous FAIRE AIMER de L'ÊTRE QUI VOUS EST CHER, à réussir brillamment dans la vie et à connaître à votre tour le BONHEUR auquel vous avez droit. Qu'il s'agisse d'AFFAIRES, D'AMOUR ou de SANTÉ, vous qui avez des peines et des soucis, n'attendez pas un jour de plus et demandez-lui l'ÉTUDE GRATUITE DE VOTRE VIE. En spécifiant si vous êtes : Madame, Mademoiselle ou Monsieur, indiquez votre NOM, Prénom, date de naissance et adresse exacte. Joignez, si vous le voulez bien, 2 fr. en timbres-poste pour frais d'écritures. Professeur KIND, Service G. C., 25, Galerie des Marchands, Paris (8^e).

SEUL ET SANS ARMES

Vous serez invincible, si vous pratiquez le Jiu-Jitsu. Méthode secrète de lutte et de défense. La plus terrible des armes qui soient au monde. J'envoie ma brochure les « Secrets du Jiu-Jitsu » contre 2 fr. en timbres. V. Berchtold, Rue Marguerite, 22, Lyon-Villeurbanne



La Sûreté Générale nous appartenait. Elle était un peu considérée par Barbarot comme un commissariat supérieur. Aussi étaient-ce les « enquêteurs » qui assuraient la liaison entre le journal et cette importante administration. Ils s'y rendaient, vers cinq heures du soir, à tour de rôle, car, dans un service militairement organisé comme celui-ci, il y avait, ainsi qu'au régiment les sous-officiers, des « enquêteurs de semaine ».

En cette fin de juin, il faisait très chaud. La salle des informations, déserte aux premières heures de l'après-midi, appartenait à l'enquêteur de semaine qui, las de promener son désœuvrement de table en table, et de la fenêtre à l'escalier, avait retiré sa veste et s'était écroulé sur une chaise dont le dos appuyé au mur formait avec celui-ci un triangle restant. Les jambes allongées sur la table, il goûtait dans cette position agréable et commode, comme abandonné aux bras d'un rocking-chair, les douceurs réparatrices de la sieste, quand la voix de Barbarot l'éveilla en sursaut. Il ne fit qu'un bond. Le chef des Informations, le voyant en bras de chemise, jeta un de ces cris où s'exhalait vingt fois par jour son âme d'indéfectible rempli :

— Vite, lança-t-il, en tenue !

Tandis que l'enquêteur enfilait hâtivement son vêtement, Barbarot ajouta :

— Filez à la Sûreté où le commissaire Vidal interroge Seznec.

A la Sûreté, j'ai vu, pour la première fois, ce jour-là, le commissaire Vidal. Il était en grande conversation avec ses inspecteurs quand je pénétrai dans son bureau. Aussitôt, ils se turent. Je ne me nommai point, un rédacteur aux chiens écrasés est par définition anonyme, mais je prononçai le nom de mon journal.

— Fort bien, me dit Vidal. Entrez donc !

La cordialité illuminait sa bonne figure.

— Bon ! me dis-je : l'homme est d'un abord facile.

Dès les premiers mots, je sus à quoi m'en tenir sur la bonhomie toute en surface de ce policier à physiognomie de chasseur méridional, mais plus secret et roublard qu'un vieil avoué normand :

— Il paraît, monsieur le commissaire, que vous avez interrogé Seznec...

Il se caressa la barbe :

— Si vous savez déjà ça, me dit-il, vous en savez autant que moi.

— Oui, repris-je, je sais cela, mais j'ignore les questions que vous lui avez posées et ce qu'il a répondu.

Il se mit à rire :

— Mes questions... Hé parbleu ! mes questions, elles sont dans tous les journaux depuis huit jours. C'est même grâce à vous que j'ai

SOUVENIRS D'UN "CHIEN ÉCRASÉ"

PRELUDE A L'AFFAIRE SEZNEC

Le jeudi 28 juin 1923, à dix heures du matin, le commissaire Vidal, dans son bureau de la Sûreté Générale, peignait d'une main nonchalante sa belle barbe noire.

Le témoin nous fait attendre, disait le commissaire Vidal qui, en vrai Nimois de Nîmes, prononçait « atteindre ». Oui, disait M. Vidal, le témoin ne témoigne d'aucun empressément.

Son entourage, commissaires et inspecteurs, se mit à rire, un peu parce qu'ils trouvaient le mot drôle, un peu par flatterie, car tous, à cet instant, présentaient la nouvelle fortune de leur collègue.

Le témoin qu'il attendait, c'était, en effet, Guillaume Seznec, compagnon de voyage d'un conseiller général du Finistère, nommé Quéme-
neur, qui un mois plus tôt avait quitté sa

Les visages changèrent d'expression. On se pencha pour mieux écouter et tâcher, par les répliques du commissaire, de reconstituer la conversation.

A l'autre bout du fil, dans un petit bar, l'inspecteur Bonny, secrétaire et homme de confiance de Vidal, parlait :

— Oui, monsieur Vidal... Le « frère » est là... Il s'envoie un café-crème dans un bistrot de la gare Montparnasse... Royère l'a repéré et le surveille... Vous en faites pas, on ne le quitte pas... Oh ! oui... très calme... Non, il n'a pas l'air embarrassé... Sûr qu'il connaît Paris... Oui, le train a eu un peu de retard, mais il ne se presse pas tout de même... Non, je crois qu'il va prendre le bus... Comment ?... Ah ! pour ça, oui, il a une sale gueule !... Vous verrez... A tout à l'heure, monsieur Vidal...

Cette fois, en rattachant l'appareil, le commissaire se contenta de sourire, et tous les autres, comme une galerie de glaces, eurent le même sourire.

La prise de possession avait eu lieu. Paris tenait son « affaire » et ne la lâcherait point. Encore deux jours et l'« Affaire Quéme-
neur » deviendrait l'« Affaire Seznec ».

Ici, ouvrons une parenthèse : les mêmes raisons qui déplaçaient tout à coup le centre d'intérêt d'un drame policier appelé à passionner pendant de longs mois le public français allaient en assigner le compte rendu des épisodes quotidiens aux rédacteurs du service Barbarot. C'est qu'il existait alors au journal, en matière de reportage, un dogme majeur, à savoir que l'importance d'une enquête ne dépendait ni de la gravité des événements qui la déterminaient, ni de la qualité des personnages mis en cause, mais de l'éloignement, par rapport aux bureaux du journal, de la région où elle se déroulait. Plus le nombre de kilomètres est élevé qui sépare le reporter de la capitale, plus le reportage est un grand reportage et, par voie de conséquence, plus le reporter est un grand reporter. D'où cet axiome : ce n'est pas le talent ni l'habileté professionnelle qui font les grands reporters, mais les billets de chemin de fer et les notes d'hôtel, de même que les grands reportages sont dans la stricte dépendance des livrets Chaix et des horaires des paquebots.

L'affaire Seznec, à son début, n'était qu'un mince fait divers. A Paris, la disparition de Quéme-
neur, descendue à l'étage des chiens écrasés, aurait tenu en quinze lignes surmontées d'un titre anodin. Mais la nouvelle arrivait de Brest. Un grand diable à tête de sacristain et à « creux » de mauvais tragédien, qui devait à l'ancienneté plus qu'à l'excellence de sa collaboration son intronisation à la classe des grands reporters, avait été envoyé sur la côte bretonne, d'où il adressait au journal, depuis une semaine, de longues tartines confusément rédigées en petit nègre.

Tout à coup, la lueur du crime apparaissait dans la pénombre d'un demi-mystère. On entrevoyait une situation de la meilleure tradition romanesque : machinations, guet-apens, trahison à l'amitié, voyage et meurtre nocturne dans la forêt. Le fait divers brestois se haussait au rang des beaux crimes. Du moins pouvait-on le supposer, aux dernières nouvelles qui parvenaient. Mais elles faisaient passer l'affaire de la scène provinciale à la scène parisienne. Le parquet de Brest et la police de Rennes cédaient le pas à la rue des Saussaies. Du même coup, l'événement passait du grand reportage aux chiens écrasés. Ne croyez pas que j'invente. La collection du journal est là pour en témoigner.



Quéme-
neur avait disparu de sa maison, Ker-Abri (ci-dessus, à gauche); ce n'était qu'un fait divers. A dater du jour où Seznec débarqua gare Montparnasse, l'affaire devint du grand reportage.



C'est le commissaire Vidal (ci-contre, en chapeau) qui avait été chargé de « cuisiner » Seznec témoin (à gauche).

propriété de Ker-Abri, près de Landerneau, et n'y était pas revenu. La rumeur d'un crime courait avec persistance. Convoqué à la Sûreté Générale pour y être interrogé comme témoin, Seznec apparaissait déjà à l'opinion publique comme un des acteurs, et peut-être le principal, du drame dont on s'entretenait depuis quelques jours. Commencée à Rennes, poursuivie à Brest, l'enquête venait d'être reprise à Paris, où l'on avait ramené la valise de Quéme-
neur, découverte toute souillée de boue et de sang dans une des salles d'attente de la gare du Havre. Après avoir flotté, oscillant entre l'hypothèse d'un crime, d'un accident ou d'une simple fugue, l'accusation se précisait. Sherlock Holmes, en la personne du commissaire Vidal, entra en scène.

Le téléphone tinta. Vidal décrocha le récepteur :

— Allô... oui, monsieur, c'est moi... ah bien !... Non, je ne crois pas. Je ne sais rien du tout sur cette affaire... Non, non, personne ne m'a dit... c'est ça, voyez M. Raymond... Moi, je ne sais rien... Au revoir, monsieur... De rien, monsieur.

Vidal reposa l'appareil, regarda ses collègues, cligna un œil, et dit :

— Un journaliste...

Ils pouffèrent. Si la presse y mettait ce zèle matinal, c'était bon signe, mais il convenait de lui tenir la dragée haute. La sonnerie du téléphone retentit à nouveau. « Encore un ! » pensèrent-ils, et ils grimaçaient de joie.

— Allô... dit Vidal... Ah ! c'est vous, Bonny ?

pu les lui poser. Quant à ses réponses... eh bien ! mon cher, Seznec (il prononçait ainsi) est breton. Il ne répond pas. Ce qui fait que j'ai parlé tout le temps et qu'il ne m'a rien dit du tout.

— Vous ne me ferez pas croire, monsieur le commissaire, qu'il est resté obstinément muet...

— Muet, je vous dis ! Muet comme cette table !

Il en heurtait le bois avec jovialité. Puis, tourné vers les inspecteurs qui écoutaient avec un sourire en coin :

— Demandez plutôt à ces messieurs !

Une demi-heure ou plus dura cet entretien dix fois recommencé mais toujours ramené, malgré les plus habiles détours et variantes, à cette affirmation d'un mutisme que rien n'avait pu ébranler.

— S'il se tait, dis-je alors, c'est qu'il a quelque chose à cacher.

— Est-ce qu'on sait ! fit Vidal. Moi, je crois simplement qu'il a mauvais caractère.

Depuis cette époque lointaine, nous avons fait connaissance à fond, le commissaire Vidal et moi. Nous sommes à présent des amis. Nous parlons à cœur ouvert, devant des tables chargées de bonnes nourritures et de bons vins, mais il sait, je ne le guette plus ses propos pour les coucher sur le papier. Quand je lui rappelle cette première entrevue, il me répond en riant :

— Imbécile, tu faisais ton métier, je faisais le mien !

Toujours est-il que, ce jour-là, je l'eusse volptiers étranglé. A un moment, en désespoir de cause, je lui dis :

— Au moins, puis-je voir moi-même Seznec et lui parler ? J'aurai peut-être plus de chance que vous. Il me répondra peut-être...

Son visage exprima le plus loyal des regrets.

— Hé ! Je ne demanderais pas mieux, mais je ne sais pas où il est, Seznec, à présent. Ce n'est pas un inculpé, c'est un témoin. Si vous le trouvez, questionnez-le tant que vous voudrez, c'est votre droit. Moi, j'ignore où il est...

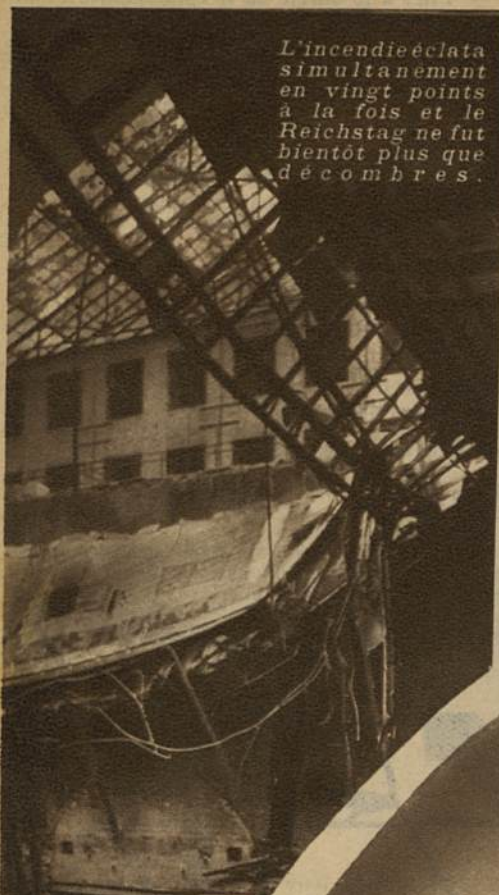
Il le savait si peu qu'une heure plus tard il le mettait dans une auto entre deux inspecteurs et l'emmenait à toute allure, sur la route nationale, dans la direction de Dreux.

C'est là que je devais, mes confrères parisiens avec moi, les retrouver tous deux le lendemain, au cœur du drame, au centre du mystère.

(A suivre.) Alain LAUBREAUX.

(Copyright by Alain Laubreaux, 1933.)

L'incendie éclata simultanément en vingt points à la fois et le Reichstag ne fut bientôt plus que décombres.



ING hommes montent un calvaire en portant la lourde croix, la Swasticka, aux bras cassés, où on va les clouer. S'ils étaient seulement des innocents, c'est-à-dire s'ils étaient simplement condamnés par erreur pour un crime qu'ils n'ont pas commis, ce ne serait, si j'ose dire, rien. Ils auraient eu la mauvaise chance. Les hommes qui s'étaient « comptés dix » au Chemin-des-Dames, en 1917, et qui étaient sortis des rangs pour être fusillés, eux aussi avaient eu la mauvaise chance.

Ceux-là, les cinq de Leipzig, qui font leur chemin de croix sans oliviers, sans soleil, sans Madeleine et sans amour, ceux-là ne sont pas exactement des innocents. Ils sont pire qu'innocents : ils sont prétexte. Jésus, roi des Juifs, non plus, parbleu, n'était pas innocent. Révolutionnaire et agitateur, il

ciens et des juristes, c'est-à-dire par essence, et sur le plan politique, des faibles ou des lâches. Qu'on mesure le levier qui a été nécessaire pour les soulever, eux les partisans des demi-mesures, des compromis, des restrictions de conscience !...

Cette révolte humaine, charnelle, des clercs, des initiés, donne sa véritable signification au procès de Leipzig. Personne ne s'en soucie.

Depuis la guerre, le monde vit en révolution à peu près sans s'en apercevoir. Il paraît ainsi que des gens ont vécu à Paris, en 1793, sans soupçonner la Terreur. Les peuples se laissent porter aux extravagances avec une complaisance déconcertante. Un journaliste français qui assistait, l'autre jour, à la parade nazi de Nuremberg a pu écrire : « Je viens de voir un peuple heureux » !



Une auto de shupos fait bonne garde derrière le fourgon cellulaire qui emmène les inculpés à l'audience.



Devant le micro, à la Salle Wagram, M. Moro-Giafferri s'adressant, par delà les auditeurs, au monde entier, put s'écrier : « L'incendiaire ? C'est toi, Gøring ! »



Il s'est immédiatement dégagé une certitude de l'enquête, c'est que le malheureux Van der Lubbe n'était qu'un instrument entre les mains de Hitler, Gøbbels et Gøring.

tombait sous le coup des décrets de police sur l'ordre public. Dès qu'il devient prétexte à basse justice, il devient symbole, et l'acharnement systématique de ses bourreaux le divinise.

Ici, rien. Le monde assiste, sceptique et indifférent, à cet extraordinaire spectacle. Tous ceux qui, de près ou de loin, suivent le drame de la vie des Etats depuis vingt ans, se sont affolés. Les politiciens, les journalistes, les juristes ont tenté, en vain, d'ameuter l'humanité. On a assisté à cette chose effarante d'un concert de juristes internationaux, qui se réunissent pour prévoir et pour condamner à l'avance le déni de justice qui va être commis dans une affaire criminelle par les juges assermentés d'une grande nation. On fait circuler des pétitions et des protestations avant que le procès soit commencé. Or, les seuls meneurs de cette campagne, qui rompt d'une manière éclatante avec tous les usages de diplomatie et de droit internationaux, sont, je l'ai dit, des politi-

Malgré les pogroms et les Saint-Barthélemy politiques, malgré l'exil qui diminue, chaque jour, son patrimoine sentimental et intellectuel, malgré la chaîne de colère et de vengeance dont toute une race, désormais, l'entoure, l'Allemagne de 1933 est « heureuse » ! Mais, pour que l'on valse sans souci dans les guinguettes du Rhin, la farce tragique de Leipzig était-elle nécessaire ?

Elle l'était, et c'est ici que l'événement dépasse le cœur où a voulu le limiter la conscience humaine. Je répète que la personnalité des accusés passe au second plan. Tous sont des politiciens ou des agitateurs ; ils savaient à quels coups ils s'exposaient. La chose invraisemblable, grandiose, c'est que, au vingtième siècle, des politiciens révolutionnaires aient besoin d'un fait divers et d'une parodie de justice criminelle pour imposer un régime à une des plus grandes nations du monde.



Devant la Cour suprême, Van der Lubbe garde une attitude prosternée et refuse de répondre aux questions du président.

Janvier 1933. En Allemagne, les parades et les violences des chemises brunes se multiplient. Et, pourtant, cette puissance n'est qu'un leurre. Les nationaux-socialistes n'ont jamais été moins forts depuis trois ans. La popularité d'Hitler a fait « son plein » ; elle menace de décroître. Des adversaires puissants guettent les nazis.

C'est ce moment que choisit le Président Hindenburg pour leur confier le pouvoir, comme on met brusquement sur les bras de son voisin une porcelaine précieuse, avec le secret espoir qu'il la laissera tomber. Le matin où le vieux maréchal fait appeler Hitler dans son palais silencieux, où l'on nourrit le culte du passé et le scepticisme de l'avenir, quand il fait brutalement de ce chef de bande le chancelier du Reich, il sait ce qu'il veut. L'épreuve du pouvoir, à cette minute critique du parti national-socialiste, doit lui être funeste. Et quand Hitler sort, rouge, la moustache hérissée, il le sait bien aussi, il a bien senti le piège qu'on lui tendait.

Il y a longtemps que les nationaux-socialistes ont dénoncé le pacte qui les liait aux nationalistes de M. Hugenberg. Les deux partis de droite s'étaient ligués pour abattre la social-démocratie. Ils y sont parfaitement parvenus. Les partis de transition sont morts en Allemagne. Devant la marée des nazis, il n'y a plus que les communistes. Mais il y a aussi la lassitude générale de la population.

Les compagnies d'assauts sont faites de tous les turbulents, de tous les exaltés, en grande partie rencontrés chez les tous jeunes gens. L'Allemagne industrielle et paysanne ne voit pas leurs manifestations sans terreur. Même les anciens combattants, même les revanchards, la vieille noblesse d'épée préfèrent le vieux parti du nationalisme intégral. Hugenberg tient encore toute l'industrie lourde. La finance juive, qui se sait haïe par les nazis, est prête, après les avoir tant aidés, à soutenir leurs ennemis. Enfin, l'idole elle-même, Hitler, a perdu de sa popularité. Il est assez difficile de ne pas s'apercevoir qu'il n'est qu'un fantoche.

débarrasser des chrétiens, en les accusant du crime. Au moment où ce problème se pose pour les nazis, Goering est président du Reichstag. Un passage souterrain secret relie sa demeure personnelle avec le Palais des représentants, vide, extérieurement et étroitement surveillé par les chemises brunes.

■ ■ ■

Le 27 février, à huit heures et demie du soir, le Reichstag brûle. Il brûle d'un coup. Dans le moment qu'on donne l'alarme, il flambe et craque tout entier. Le feu a été mis à vingt endroits à la fois avec l'aide de substances spéciales, d'explosifs. Un travail de spécialistes, un travail d'ingénieurs. En quelques dizaines de minutes, cet énorme bâtiment de pierres où, à part quelques boiserie et les fauteuils, rien n'est un aliment pour le feu, est détruit. Il a été aussitôt cerné par les troupes d'assaut, la police, les pompiers. A minuit, les dernières flammes lèchent les murs calcinés. La coupole de verre s'est écroulée. Alors, Hitler, Goebbels et Goering descendent d'une automobile, pénètrent avec solennité dans le cercle des décombres.

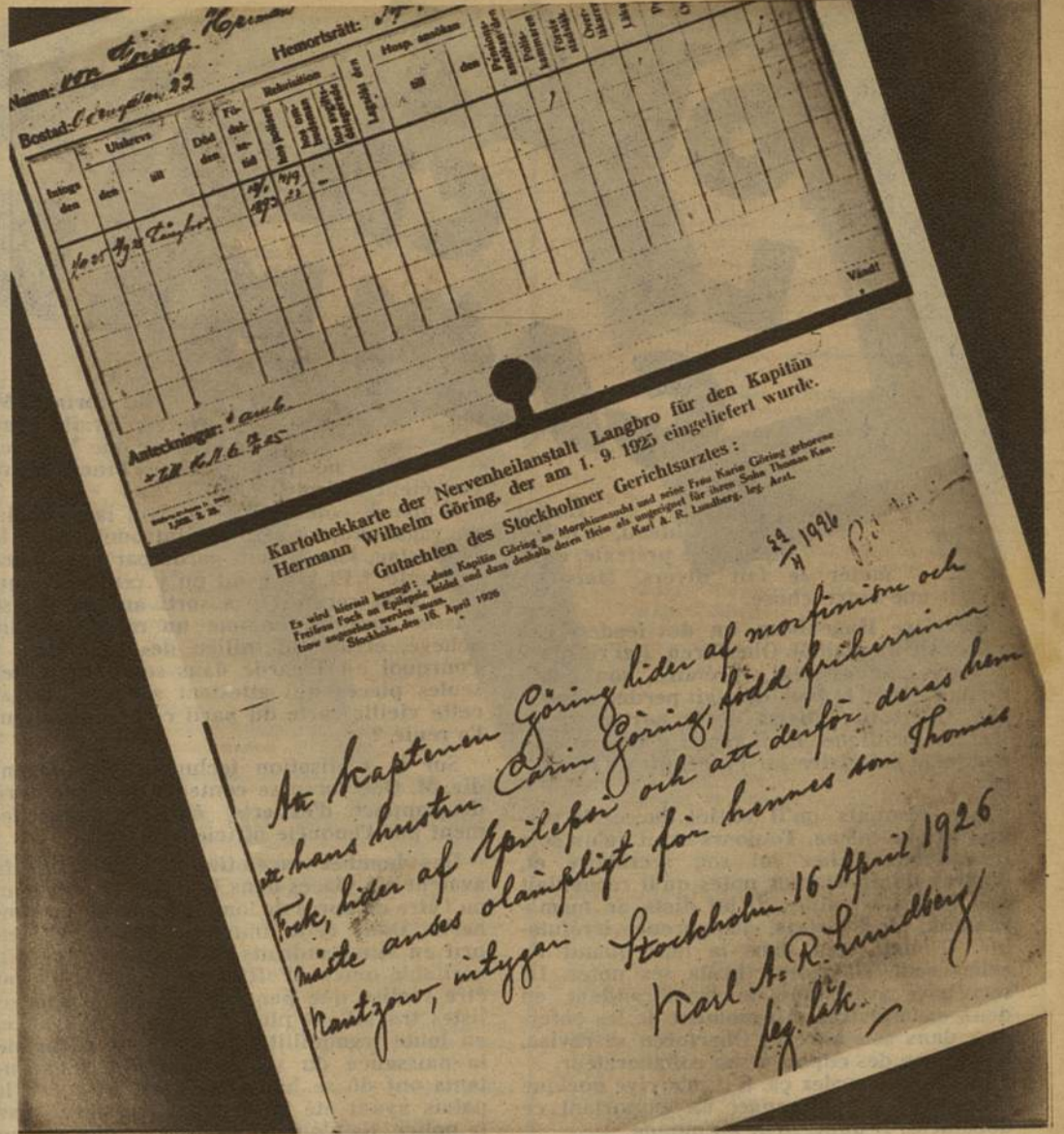
— Beau travail, murmure Goebbels.
— On ne m'a pas volé, dit Goering.
— Le peuple allemand châtiéra les coupables, hurle tout à coup Hitler.

Les deux autres le regardent, surpris. Mais ils s'aperçoivent alors que des journalistes, des correspondants étrangers sont derrière eux. Et, au même moment, il y a des cris, une bousculade. Des shupos viennent arrêter un homme qui erre au milieu des ruines.

C'est presque un enfant, maigre, voûté, au visage hagard. Son torse misérable est nu. Il n'est vêtu que d'un pantalon déchiré. On le secoue :

— C'est toi qui as mis le feu ?
— Bien sûr, bien sûr, c'est moi ! balbutie-t-il.

Les officiels, les généraux de l'armée hitlérienne transportent, avec précaution, au Pa-



Goering a une fâcheuse réputation d'aliéné ; voici, en tout cas, sa fiche d'internement dans un asile de Stockholm, où il fut traité pour « morphinisme » et « épilépsie ».

lence. Ce fut le grand soir des nazis. Les cours martiales, les tribunaux spéciaux ratifiaient l'action des matraques et des revolvers.

Maître de la rue, Hitler voulut profiter de belles dispositions de ses troupes et, confondant la vengeance du fait divers et le ressentiment de race, dans un geste délirant, il désigna les Juifs en même temps que les communistes. L'assassinat, la contrainte, l'exil, le vol, l'expropriation, tout fut mis en œuvre à la fois. J'ai offert à diner, hier, à un Juif qui a été un des plus importants commerçants de Berlin. Il y a six mois, il était propriétaire de deux grands hôtels, de plusieurs cabarets au succès retentissant. Un soir, il arriva dans un de ses hôtels, se mit à diner dans sa salle à manger particulière. A la fin, le maître d'hôtel lui apporta l'addition. Le patron crut qu'il était devenu

fou. Mais le domestique lui dit en ricanant : — Depuis tout à l'heure, vous n'êtes plus rien, ici.

Le Juif comprit, ramassa sa femme et ses enfants, sauta dans des trains, s'enfuit d'Allemagne sans emporter une valise. A l'heure où il franchissait la frontière, les nazis envahissaient son appartement, le revolver au poing.

A la fin du printemps, il n'existait plus un autre parti en Allemagne, en dehors des nazis. Catholiques, populistes, démocrates avaient été balayés, anéantis. Les nationalistes, battus, se terraient. Le vieux maréchal, joué à son propre jeu, restait silencieux, muré dans son palais. En hâte, on peignait partout la croix gammée, sur les rideaux des théâtres, sur le gazon des stades, sur les réverbères, sur le Zeppelin.

CLOUÉS A LA CROIX GAMMÉE

Et Hitler se trouve au pouvoir, entouré de ses chemises brunes qui ne savent que hurler et matraquer, guetté à droite par des ennemis implacables, menacés à gauche par les communistes enhardis.

Le seul moyen, le seul, pour les nazis, de s'en sortir, c'est le coup de force, le vieux coup de Robespierre, l'instauration d'un régime de terreur. Il a l'avantage de se débarrasser, rapidement et sous l'effet de l'attaque brusquée, des adversaires les plus dangereux et d'imposer silence à l'énorme majorité des timorés. Mais Hitler, qui s'est maladroitement laissé porter au pouvoir par le jeu parlementaire, Hitler, dupé par ses adversaires, ne peut plus sortir de la légalité. A moins qu'il trouve un prétexte, un prétexte susceptible de lui fournir une raison majeure, une raison d'Etat, la justification d'un régime d'autorité violente.

■ ■ ■

Le parti nazi a trois têtes : Hitler, Goebbels et Goering. Les conseils secrets de ces trois hommes doivent être quelque chose d'assez étonnant, puisqu'ils sont tous les trois.

Hitler paraît être le plus inoffensif. Ce n'est probablement qu'un inverti illuminé. Goebbels est le type de l'intellectuel anarchiste et hystérique. Goering est le plus dangereux.

C'est d'ailleurs le plus intéressant, et, à tout prendre, c'est un homme remarquable. Cet as de guerre de l'aviation a de la puissance, de la volonté et cette sorte d'élan qui entraîne tout, autour de soi. Oui, mais il est fou et il met naturellement ses qualités dynamiques au service de sa folie. J'ai, sous les yeux, une photographie de sa fiche médicale qui le déclare morfinomane et épiléptique.

Ce sont des choses qui arrivent à des hommes qui ont beaucoup brûlé leur vie ; c'est arrivé en France à des hommes d'Etat et je crois même à un Président de la République. Il n'y a qu'à les soigner, après leur avoir doucement retiré le pouvoir de précipiter une nation dans des catastrophes variées. Je ne sais pas si le capitaine Goering se soigne. En tout cas, il est toujours au pouvoir.

Ils savent bien ce qu'ils veulent, mais ils n'ont pas beaucoup d'imagination. L'idée n'est pas neuve. Néron a déjà fait incendier Rome par ses prétoriens pour pouvoir se

lais de Justice, le maigre objet d'une si grande passion. On l'interroge et on le fouille. Il est à moitié nu, mais il a dans les poches de son pantalon, soigneusement liés ensemble, son passeport et une carte périmée, vieille de deux ans, du parti communiste.

On dira plus tard, jusque dans les milieux nazis, en riant :

— Si Van der Lubbe avait perdu sa chemise, cette nuit-là, c'est qu'elle était brune.

A l'aube, l'Allemagne est en état de siège, les comités de salut public se sont automatiquement formés, la chasse au communiste est ouverte. Par proclamation, par affiches, par décrets, par discours radiodiffusés, Hitler, Goebbels et Goering appellent tous les bons Allemands au secours de la patrie menacée par les compagnons de Moscou. Le cas d'exception est né. Vivent les lois d'exception !...

En deux heures, la presse du monde entier a reçu la nouvelle des agences allemandes. Cette nouvelle n'est pas : « Le Reichstag a brûlé ». Mais : « Les communistes ont incendié le Reichstag ».

Le chef des communistes allemands, Törgler, n'était pas à Berlin ce soir-là. Au matin, il vit les journaux et comprit. Il revint à Berlin, mit ses affaires en ordre à la Maison Rouge de Karl Liebknecht, siège du parti communiste, traversa Alexander-Platz et entra à la Préfecture de police.

— Je suppose que vous me cherchez ? dit-il.

Et, en effet, sa cellule était déjà préparée.

Van der Lubbe manquait un peu d'épaules pour avoir accompli seul cette tâche gigantesque, et Törgler ne pouvait, au mieux, être inculpé que de complicité. Trouver des communistes ou des faux communistes que l'on puisse inculper n'était pas autrement aisé. La police repéra trois Bulgares de tendances extrémistes, réfugiés politiques qui avaient été compromis dans l'attentat de la cathédrale de Sofia, huit ans auparavant. Va pour les Boulgres ! Les avocats Dimitroff et Popoff, le cordonnier Taneff furent arrêtés.

Et, sur cette image d'Epinal, les figurants mis en place, Hitler construisit son régime. Les meutes d'assaut, lâchées dans les rues et dans les campagnes, se saoulerent de vio-



Les inculpés pendant une audience : (entre les shupos) Van der Lubbe (affaissé), Törgler, et (derrière eux) les trois Bulgares.

CLOUÉS À LA CROIX DE LA GAMMÉE

L'effet obtenu, il faut le dire, est remarquable. Le prétexte, est le fait divers. Mais c'était une autre chose.

Derrière Hugenberg, un des leaders des nationalistes était M. Oberforen. J'ai retrouvé à Paris son ancien secrétaire, son confident. Puisque la bataille était perdue dans la rue, Oberforen s'avisait de la porter sur le terrain juridique. Et il reprit à son compte l'enquête judiciaire sur l'incendie du Reichstag.

Les résultats qu'il obtint durent le surprendre lui-même. Toujours est-il qu'un soir il convoqua chez lui son secrétaire et, d'après d'importantes notes qu'il recueillait depuis des semaines, il lui dicta un memorandum, long, précis, d'apparence irréfutable. Il était tard dans la nuit quand ils achevèrent. Oberforen brûla ses notes. Le secrétaire avait tapé le memorandum en deux exemplaires. Au moment de les enfermer dans son bureau, Oberforen se ravisa, tendit une des copies à son collaborateur.

— Tenez, gardez ça. S'il m'arrive quelque chose, fuyez à l'étranger en emportant ce document. Il appartient au monde.

Le secrétaire sortit par une porte de service. Le lendemain, on trouvait M. Oberforen mort dans son bureau. Le memorandum avait disparu. Le commissaire de police conclut sur le champ à un suicide et donna, non pas un permis, mais un ordre d'inhumation le corps immédiatement.

Le soir, le secrétaire d'Oberforen arrivait à Londres avec sa copie du témoignage du mort, cousue dans la doublure de son veston.

Il le connaît par cœur. Il me l'a récité en entier. Du reste, des journaux anglais en ont déjà publié les plus importants extraits.

Oberforen se place d'abord sur le plan de l'accusation collective, politique. Il démontre que Van der Lubbe, un ouvrier maçon de Leyde, dégénéré, a effectivement appartenu au parti communiste, mais qu'il en a été exclu en 1931. Depuis, il a été vaguement rattaché à des organisations nazis en Allemagne. En tout cas, il est patent qu'il entretenait, depuis plusieurs mois, des relations suivies avec la police. C'est le type intégral de l'épave, impressionnable à l'excès, paraissant agir en état d'hypnose, que les policiers d'Etat transformant, avec facilité, en agent provocateur, puis en victime hébétée et résignée.

Les trois Bulgares ne sont même pas des communistes, mais des anarchistes de la vieille école, nihilistes slaves qui ont conservé leur utopie dans ce creuset toujours bouillant des Balkans.

Quant à Törgler, il est immédiatement contrôlable qu'il n'a jamais connu Van der Lubbe, ni les autres. Il était le chef officiel du parti communiste en Allemagne, député et leader du groupe parlementaire. Les moins avertis savent que Moscou réprovoque tous les actes de terrorisme à l'étranger. Le jour où Gorguloff a assassiné le Président Doumer, personne n'a songé, sans rire, à mettre en cause M. Cachin.

Passant aux conditions matérielles mêmes

du forfait, M. Oberforen avait beau pour prouver que Van der Lubbe ne pouvait être l'incendiaire conscient et isolé.

D'abord, comment ce garçon lamentable, vagabond, se serait-il introduit dans le Reichstag, jour et nuit gardé par une police vigilante ? Et, s'il avait pu y rentrer, pourquoi n'en serait-il pas sorti au lieu de se laisser prendre comme un rat, l'incendie achevé, errant au milieu des décombres ? Pourquoi a-t-il gardé dans ses haillons les seules pièces qui attestent son identité et cette vieille carte du parti communiste, qui l'a renié ?

Sur la réalisation technique de l'incendie, M. Oberforen se contente de reproduire des rapports d'experts, étouffés naturellement par l'enquête officielle.

Des bombes incendiaires, des explosifs avaient été placés dans les murs et n'avaient pu l'être qu'après de longs travaux de maçonnerie. Dans cette immense bâtisse, le feu prit en vingt endroits différents. Ce travail, véritable œuvre d'officiers du génie, n'a pu être réalisé que par une équipe de spécialistes travaillant plusieurs jours à l'avance, en toute tranquillité. Au moment même de la naissance du sinistre, plusieurs exécutants ont dû se hâter avec précision, et, le palais ayant été immédiatement cerné par la police, ils n'ont pu s'échapper que par un passage secret, laissant le seul appeau, la seule victime expiatoire, le triste et titubant Van der Lubbe parmi les ruines.

Le seul passage secret qui existe au Reichstag est le couloir souterrain qui mène aux appartements particuliers du capitaine Goring, Excellence en rupture d'asile, actuellement ministre de l'air, de l'aviation commerciale militarisée et des bombardements asphyxiants, ci-devant président de cet infortuné Reichstag.

Je ne suis pas suspect de sympathie exagérée pour les communistes ni pour les Juifs. C'est-à-dire que je pense, ce qui est plus grave qu'un sentiment, que les communistes se trompent; pour les Israélites, j'ai de très grands, de très chers amis parmi eux: j'admire et je respecte la destinée cruelle de leur race, mais je ne les supporte pas quand ils font profession d'être Juifs, c'est-à-dire dès qu'ils sont plusieurs ensemble. Mais, après avoir pris connaissance du memorandum Oberforen, j'ai trouvé que les nazis « allaient un peu fort ».

Comme je n'ai pas été le seul de cet avis, on a organisé le procès de Londres.

Des juristes du monde entier, dont aucun ne peut être convaincu d'entretenir des relations avec les adversaires des nazis, se sont réunis pour juger en théorie, en droit, à l'avance, le jugement qui allait être rendu à Leipzig par les juges d'Hitler contre les infortunés désignés au petit bonheur pour le massacre. Les conclusions qu'ils ont publiées, après de graves et consciencieux débats de plusieurs jours, sont effrayantes, quand on songe qu'elles mettent directement en cause les chefs d'un gouvernement européen.

Ces conclusions approuvent, dans ses grandes lignes, et l'authentifient, le rapport Oberforen. Elles absolvent le parti communiste, elles mettent hors de cause Törgler et

les trois Bulgares, elles prouvent que Van der Lubbe doit être considéré comme un agent provocateur. Elles admettent que les incendiaires ont forcément usé du passage souterrain du président du Reichstag. S'avançant sur le terrain politique, elles ne craignent pas de dire que tous les motifs, l'intérêt et les circonstances accusent les nazis. Et les graves docteurs en droit d'Amérique, du Danemark, d'Angleterre, de Suisse, d'Italie, de France, d'Espagne, tendent la perche, ou, si vous voulez, le microphone à M. de Moro-Giafferri pour qu'il puisse hurler, au meeting de la salle Wagram, l'autre soir : « L'incendiaire ? Goring, c'est toi ! »

Le procès de Londres et ses conclusions, c'est le *casus belli* foudroyant par excellence; la provocation. Hitler n'a pas bougé. Je dirai tout à l'heure pourquoi.

Et, dans la provinciale Leipzig, dont la gloire s'est déjà usée d'avoir vu la bataille des nations, sous le ciel blanc d'automne, sous la pluie, s'est ouvert le procès où la magistrature allemande va peut-être se déshonorer. Il durera longtemps. Tout a été calculé pour calmer les passions et pour que les responsables puissent guetter et prévoir les réactions du monde avant de choisir la condamnation.

Dans la grande salle où la lumière brûle dès neuf heures du matin, l'atmosphère est lourde. Il faut endormir, endormir à tout prix. Le jeu paraît réglé d'avance entre les faux témoins, les experts et la Cour, comme un dialogue de théâtre. Le seul spectacle est donné par les accusés, les crucifiés.

Van der Lubbe joue l'abrutissement et il a peu de peine à s'y plier. Son corps décharné dans l'uniforme de grosse toile bleue et noire des prisonniers est traversé de frissons. Il balbutie des réponses inintelligibles. Parfois, il éclate de rire. Cet apprenti maçon, à moitié aveugle, a voulu être un champion de nage. Il a tourné très vite vers la pédérastie. Il fait penser à l'incendiaire du temple d'Ephèse qui voulait seulement que son nom passât à la postérité.

Les trois Bulgares sont sans souci. Ils sont, depuis des années, aux premières lignes du combat social. Ce qui leur arrive les étonne sans les épouvanter. Qui sait si l'aventure ne les amuse pas. Qu'ils tombent pour leur idéal là ou ailleurs, qu'importe !

Il reste Törgler. Celui-là ne se résigne pas. Il ne se révolte pas non plus, comme un innocent affolé. C'est un partisan de qualité, intelligent, conscient. Depuis le premier jour, il sait quel rôle on prétend lui faire jouer. Il défend sa tête avec sang-froid, sur le terrain des faits, de la logique. Il sait que tout se joue sur une impression, une nuance, et que, s'il garde sa dignité, son contrôle, les nazis n'oseront sans doute pas l'envoyer au poteau d'exécution.

Toute sa rage, son désespoir, son appel vers la justice des hommes, il les garde au fond de lui. Pourtant, à la deuxième audience, quand il a reconnu sa vieille mère dans l'assistance, il s'est abandonné une minute, il a éclaté en sanglots.

L'affaire tourne déjà assez mal pour les nazis. Si elle se change en catastrophe, si l'opinion mondiale s'enflamme enfin, Hitler lâchera Goring et peut-être Goebbels. C'est certain.

Ils sont trop de trois à la tête d'un parti révolutionnaire. On sait ce qu'il est advenu du triumvirat Robespierre, Danton, Marat. Goring et Goebbels sont probablement chacun plus forts qu'Hitler. Mais Hitler a les commandes et il n'aime plus ses compagnons de haine. Même, s'il les aime encore, ils le gênent. Il les sacrifiera sans trop rechigner à la conscience humaine alertée. L'Allemagne aura peut-être son Thermidor.

Marius LARIQUE.

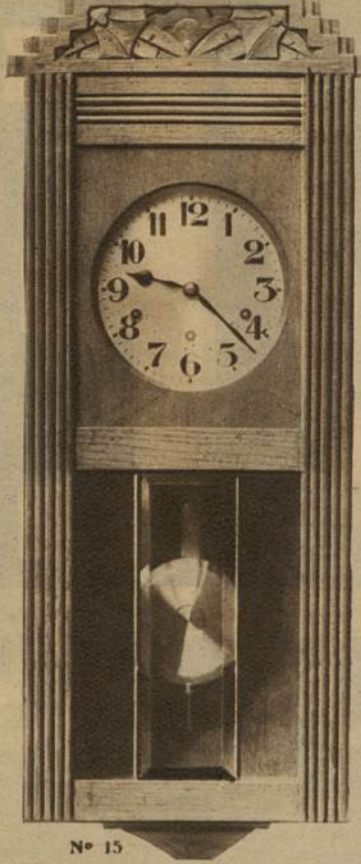


Ci-dessus, de haut en bas, Popoff, Tanell et Dimitroff, déjà compromis dans l'attentat de la cathédrale de Sofia. — Ci-dessous, le leader communiste Torgler.



Devant la Cour suprême de Leipzig, la foule se masse lentement, attendant, avec patience, l'ouverture du procès.

Garanti 5 ans **12 MOIS DE CREDIT** 8 jours à l'essai

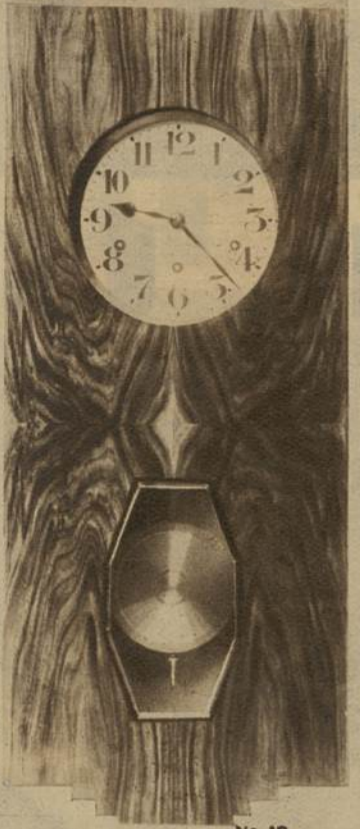


Carillon WESTMINSTER 4/4

1^{er} versement un mois après la livraison

au choix **33.** par mois
Frs

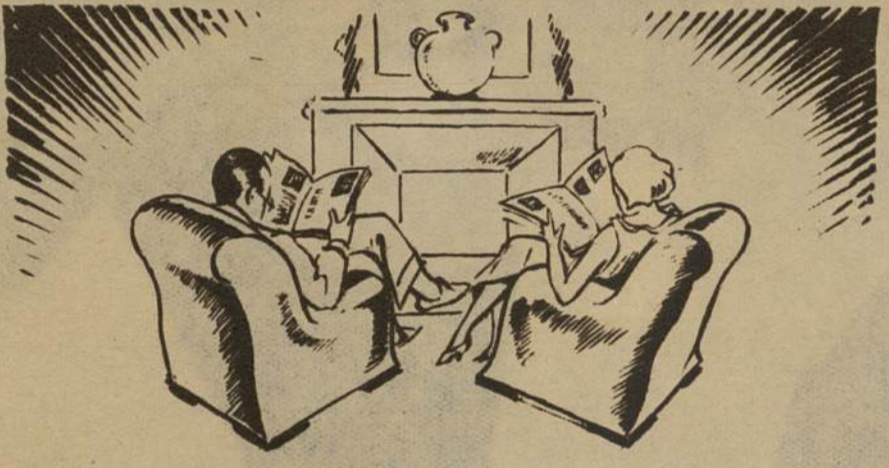
DEMANDEZ
NOTRE
CATALOGUE
GÉNÉRAL N° 46



N° 15
Je prie la maison GIRARD et BOITTE, 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer un carillon WESTMINSTER 4/4, mouvement 8 jours, indécomptable, en cuivre massif, sonnant les quatre quarts sur huit gongs, harmonieux, au prix de fr. 396, que je paierai à la poste, au compte chèques postaux 979 Paris-fr. 33, » par mois (pendant 12 mois), jusqu'à complet paiement. Un bulletin de garantie de 5 ans est délivré avec chaque carillon.
Je choisis le N° 15, haut. 75 cm., annoncé, en chêne clair ou foncé, sculptures soignées prises dans la masse, ébénisterie soignée, glace biseautée.
Je choisis le N° 18, haut. 72 cm., ébénisterie soignée en ronce de noyer maliné, glace biseautée.
(Biffer le numéro et la désignation du modèle que l'on ne désire pas recevoir.)
NOM, PRÉNOMS..... D. 24
PROFESSION.....
DOMICILE.....
DÉPARTEMENT..... GARE.....
FAIT A..... LE..... 1933.
Signature :.....

Girard & Boitte

112, rue Réaumur, PARIS (2^e)



Des semaines de lecture
pour 5 francs

L'ALMANACH DU PETIT JOURNAL 1934 est une mine inépuisable de lectures amusantes ou instructives, de dessins inédits, de renseignements utiles.

L'on trouve dans ses 192 pages, grand format : 300 illustrations ; 5 nouvelles inédites de Tristan Bernard, Paul Reboux et autres auteurs illustres ; 6 grands reportages sensationnels ; plus de 50 articles attrayants et instructifs sur la Mode, les Sports, les Sciences, la Politique, la Médecine, etc... ; des jeux très variés : mots croisés, charades, tours de carte, etc...

Et un grand concours d'une formule nouvelle et particulièrement amusante doté de 100.000 francs de prix.

Vous trouverez chez votre fournisseur habituel, l'Almanach du Petit Journal 1934. Il ne coûte que 5 francs.



L'ALMANACH DU PETIT JOURNAL 1934

B2

CONSULTATIONS GRATUITES

POUR VOS ENNUIS, POUR VOS PEINES, POUR TOUTES DIFFICULTÉS,

Consultez le PROFESSEUR DJEMARO, doyen des ASTROLOGUES exerçant en France, qui offre de venir en aide aux opprimés, aux découragés en leur révélant l'avenir gratuitement.

Quels que soient l'âge, la situation, l'état de santé, on peut améliorer son existence grâce au précieux secours de L'ASTROLOGIE. Gratuitement le PROF. DJEMARO vous dévoilera les secrets de votre vie future. Doué d'une double vue surprenante, il vous fera connaître vos amis, vos ennemis, votre destinée, il deviendra votre guide, vous indiquera la route à suivre pour réaliser vos projets et satisfaire vos ambitions : affaires, héritages, spéculations, loteries, amours, mariages, etc... Grâce à lui et au merveilleux talisman qu'il vous offrira gratuitement, le bonheur et la prospérité remplaceront déceptions et soucis. Des milliers d'attestations sont visibles à ses bureaux.



Pour recevoir sous pli cacheté et discret votre consultation gratuite, écrivez, en donnant DATE DE NAISSANCE, ADRESSE, NOM, PRÉNOMS (si vous êtes Madame ajoutez nom de demoiselle), et si vous voulez joignez 2 Frs en timbres-poste pour frais d'écritures (Etranger 4 Frs).
PROFESSEUR DJEMARO, Service V. G. 29, rue de l'Industrie, COLOMBES (Seine)

Vous voulez être forts, vaincre et réussir ?
CONSULTEZ Mme Thérèse Girard, voyante célèbre, diplômée. Expériences sous contrôle scientifique connue du monde entier par ses prédictions et ses conseils. 78, av. des Ternes, (17^e). De 1 à 7 h. cour, 3^e étage.

VOTRE AVENIR vous sera dévoilé grâce à la mystère, et célèbre voyante AUGUSTALES. Envoy. date, mois naiss., prénom et 5 fr. pour frais d'écritures et de port. Extraord. par ses prédic. Fixe date évenc., guide, conseil et dev. tout. Bulletin-not. grat. Ecrire : Mme AUGUSTALES, 22, rue Léon-Gambetta, 22, à Lille (Nord).

Vous qui avez difficultés d'affaires, d'argent, d'affection, de santé, consultez :

M^{ME} PAULETTE D'ALTY

Professeur libre d'astrologie Gle Manoscopie qui transforme les êtres ainsi que les destinées troubles. C'est la personnalité la plus vraie, la mieux éclairée, et possédant un don absolument extraordinaire de savoir répondre à tout et trouver la solution de toute difficulté. Corr. dét. : depuis 20 fr.
SECRET ÉGYPTIEN INFALLIBLE
14, rue de Turin (M^e gare St-Lazare). Tél. : ...

15 fr. Le 100 adr. et gr. gains 2 sexes. Ecr. LABORATOIRE DE PROVENCE, H., à Marseille.

JABAMIAH tarots bohémiens selon le rite antique. Précise dates. De 10 à 19 heures et Dim. Depuis 15 fr. Place Clichy, 10, 3^e étage.

CONCOURS 1934

Secrétaire près les Commissariats de **POLICE à PARIS**
Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7^e.

OCCASION UNIQUE

Machine à écrire UNDERWOOD
— Très bon état —
Prix très avantageux
S'adresser à Néo-Publicité n° A. 33

2.000 francs par mois rapidement, en suivant les cours par correspondance de **L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE DE DÉTECTIVES-REPORTERS**
38, rue de Rochechouart, Paris (9^e)
Renseignements gratuits.

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

- Broch. 63.502 : Classes primaires complètes : Certificat d'études, Brevets, C. A. P., professorats.
- Broch. 63.508 : Classes secondaires complètes : baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).
- Broch. 63.516 : Carrières administratives.
- Broch. 63.519 : Toutes les grandes Ecoles.
- Broch. 63.527 : Emplois réservés.
- Broch. 63.532 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, constructeur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.
- Broch. 63.536 : Carrières de l'Agriculture.
- Broch. 63.544 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondant, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.
- Broch. 63.550 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.
- Broch. 63.655 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.
- Broch. 63.565 : Marine marchande.
- Broch. 63.567 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.
- Broch. 63.577 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).
- Broch. 63.579 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chémiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupeur pour hommes, coupeuse, coupeur chémisier, professorats).
- Broch. 63.587 : Journalisme, secrétariats ; éloquence usuelle.

Broch. 63.593 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographie, prise de vue et prise de sons.
Broch. 63.597 : Carrières coloniales.
Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd. Exelmans, Paris (16^e), votre nom, adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils précieux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

FEMMES, NE SOUFFREZ PLUS

A base d'extraits mammaires et ovariens et de plantes, la FANDORINE est le remède scientifique et non toxique des maladies de la femme, de ses maux, migraines, vapeurs, bouffées de chaleur, étourdissements, nervosité, idées noires, insomnies, métrites, suites de couche, douleurs dans le ventre, tendance à la congestion, couperose. Elle est indispensable aux jeunes filles au moment de la formation. Elle règle l'organisme féminin, comme un horloger répare une montre, rétablit le fonctionnement des glandes endocrines, arrête les hémorragies utérines.

C'est une cure de rajeunissement.
(Communications à l'Académie de Médecine de Paris, et à l'Académie des Sciences de Toulouse.)
Le flacon : 8,50, 1^{er} 9 frs. Le triple flacon : 18 frs.
CHATELAIN, 2, r. de Valenciennes, Paris, et ttes ph^m

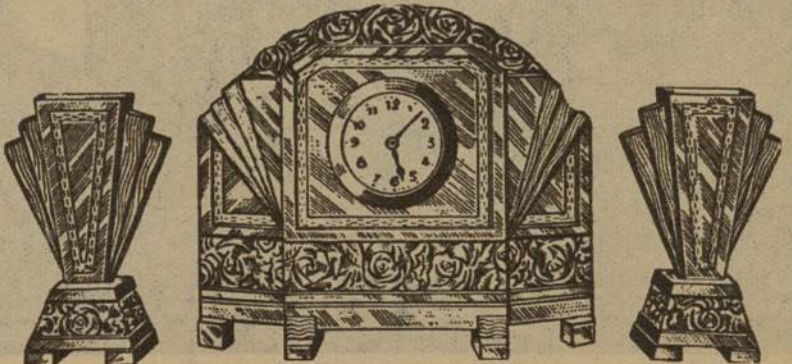
ÉCOLE INTERNATIONALE DE DÉTECTIVES

ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS
(Cours par correspondance)
Brochure gratuite sur demande
34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

VOS SEINS

Sont-ils insuffisants ? Trop Gros ? Tombants ? Écrivez-moi en toute confiance, n'envoyez pas d'argent, je vous ferai connaître gratuitement, simple recette à faire vous-même en secret. Quelque soit votre âge vous obtiendrez vite des seins bien fermes et beaux. Joindre 1^e un timbre pour réponse confidentielle très discrète. Mme A. E. Mariène, 75, Rue de Flandre.

PRIME A NOS LECTEURS



Une pendulette moderne, art nouveau, en véritable marbre reconstitué, chef-d'œuvre de l'horlogerie française, mouvement garanti 3 ans, est cédée, avec ses 2 vases, aux lecteurs de ce journal au prix exceptionnel de
Il n'est accordé qu'une seule prime par lecteur avec interdiction d'utiliser cette prime pour en faire du commerce.

AUCUN PAIEMENT D'AVANCE
Tout n'est payable qu'à la réception et après complète satisfaction. Découpez ce bon et adressez-le aujourd'hui même, en indiquant la gare destinataire **LA PROPAGANDE (Rayon Pendules), 51, r. du Rocher, PARIS (8^e)**

34

Le premier hebdomadaire des faits-divers

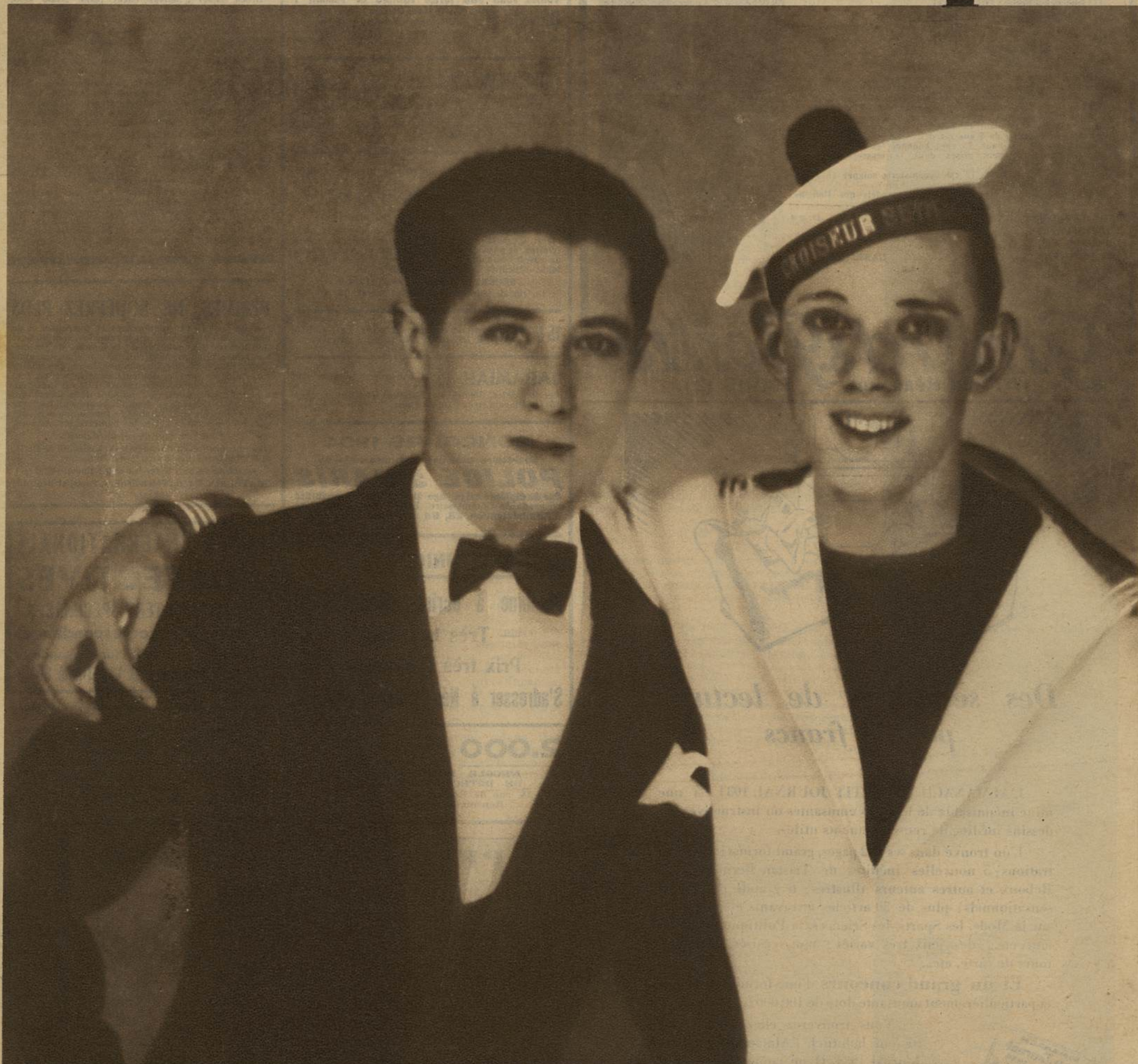
6^e Année - N° 258

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

5 Octobre 1933

DÉTECTIVE

Le marin traqué



La mort tragique d'Oscar Dufrenne pose le problème de ces vrais ou faux marins qui, la nuit, hantent les marchés aux hommes et qui se font les auxiliaires d'odieux et dangereux chantages.

(Lire, pages 8 et 9, les révélations sensationnelles de notre collaborateur Marcel Montarron.)

AU SOMMAIRE | Le « cas » Violette Nozières, par Maggie Guiral. — Confession d'un geôlier, par Pierre La Mazière. — L'abattoir, par Étienne Hervier.
DE CE NUMÉRO | La mort du père, par Aimé Spitz. — Souvenirs d'un chien écrasé, par Alain Laubreaux. — Cloués à la croix gammée, par M. Larique.